

SQUARE SAINT-LOUIS : LIEU MYTHIQUE



Groupe d'enfants devant la fontaine du Carré Saint-Louis, 1910. Musée Pointe-à-Callières, Fonds Christian Paquin.



La fontaine illustrée du carré Saint-Louis par Marie-Josée Hudon



SOMMAIRE

SQUARE SAINT-LOUIS : LIEU MYTHIQUE

LA FONTAINE ILLUSTRÉE Marie-Josée Hudon	2	L'ÉPOPÉE ABRACADABRANTE DE GASTON MIRON Jocelyne Lavoie	18
ÉVÉNEMENTS / PROJETS	4	LE FILM CARRÉ ST-LOUIS Hélène Choquette	20
ÉDITORIAL SQUARE SAINT-LOUIS : LIEU MYTHIQUE Richard Ouellet	5	MONTAGE PHOTOS	22
LE SQUARE SAINT-LOUIS, JOURNAL LA PATRIE	6	ORIGINE DU CARRÉ SAINT-LOUIS René Caron	24
NAISSANCE DE LA CULTURE LITTÉRAIRE Gaëtan Dostie	8	COMITÉ LOGEMENT SAINT-LOUIS Bernard Vallée	26
ARCHITECTURE DU CARRÉ SAINT-LOUIS Gabriel Deschambault	10	LA MAISON DES ÉCRIVAINS Jean-Sébastien Marsan	28
LE MONUMENT CRÉMAZIE Kevin Cohalan	12	LIBRAIRIE DU SQUARE Francoise Careil	30
LA BOLDUC AU CARRÉ SAINT-LOUIS Richard Ouellet	15	SOUVENIRS D'UNE ARTISTE FRANCO-MANITOBAINE Pauline Morier	33
PRÉSENCES DE NELLIGAN Fondation Nelligan	16	CENTRE DE DOCUMENTATION Huguette Loubert	34
		LES AUTRES ARTISTES Bernard Mulaire	36
		MÉMOIRES DE ROBERT DE ROQUEBRUNE Claude Gagnon	38
		AU CARREFOUR DU CARRÉ ET DE PRINCE-ARTHUR Claude Gagnon	39
		CARRÉ SAINT-LOUIS SUR 78 TOURS Paolo Noël	40
		CHRONIQUE D'ARCHIVES BIJOUTERIE ROY : UN DON D'ARCHIVES Huguette Legault	41



Le style victorien du carré Saint-Louis (Photo : Pierre Brûlé)



NOUVEAU-NÉ À LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU

Photo : Bérénice Lâle
Marzloff, fille de Justin et
Hélia, née 26 mars 2020

La Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal tient à féliciter Justin Bur et sa conjointe Hélia Marzloff, qui ont fait tout un pied de nez au coronavirus avec la naissance de leur magnifique fille Bérénice, née le 26 mars 2020 à l'hôpital Sainte-Justine. Nos plus sincères félicitations !

ACTIVITÉS REPORTÉES À LA SHP

Les événements reliés à la crise du coronavirus ont forcé la SHP à reporter l'ensemble de ses activités printanières et estivales 2020.

Si les conditions s'améliorent à l'été et à l'automne, nous connaissons une reprise de l'ensemble de nos activités avec les remises de prix SHP 2020, les conférences d'histoire, les visites guidées et l'organisation des 15 ans de la Société d'histoire en 2020-2021. Cependant, notre bulletin continue d'être diffusé. Nous sommes désolés de tous ces inconvénients.

Richard Ouellet, président de la SHP

Membres du CA recherchés

Tous nos membres sont invités à nous faire parvenir leur candidature si vous souhaitez vous impliquer au Conseil d'administration de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal, qui fêtera bientôt ses 15 ans. Contactez-nous au : info@histoireplateau.org. et demander Richard

BIENVENUE À JOCELYNE LAVOIE, CORRECTRICE DU BULLETIN

La SHP a le plaisir de souhaiter la bienvenue à Jocelyne Lavoie parmi son comité de rédaction du bulletin. Ex-professeur en techniques de travail social, elle est aussi conférencière sur Gaston Miron et guide au Musée des beaux-arts de Montréal.



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Printemps Été 2020 • Vol. 15, No 1-2

Rédacteur en chef : Richard Ouellet

Correctrice : Jocelyne Lavoie

Infographiste : Alejandro Natan

Le bulletin est publié quatre fois par année, les 21 mars, 21 juin, 21 septembre et 21 décembre.

Imprimeur : Copie Express,
4474, rue Saint-Denis, Montréal, Québec

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives
nationales du Québec (BAnQ) et
Bibliothèque et Archives Canada (BAC)

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

Centre de services communautaires
du Monastère

4450, rue Saint-Hubert, local 419
Montréal H2J 2W9

514 563-0623 • 514 524-7201

www.histoireplateau.org

info@histoireplateau.org

Conseil d'administration

Richard Ouellet, président
Huguette Loubert, vice-présidente - dir. du
Centre de documentation et d'archives
Robert Ascah, trésorier
Gabriel Deschambault, secrétaire
Justin Bur, administrateur
Kevin Cohalan, administrateur
Michel Gagné, administrateur
Huguette Legault, administratrice
- archiviste
Ange Pasquini administrateur - webmestre

Chargée de communications :
Amélie Roy-Bergeron



La Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal a été fondée par Richard Ouellet le 8 janvier 2006 et est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

La SHP est un organisme de bienfaisance,
numéro 85497 1561 RR0001.

VISITEZ LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE SUR FACEBOOK.





Richard Ouellet,
président-fondateur SHP
info@histoireplateau.org

ÉDITORIAL

CARRÉ SAINT-LOUIS : LIEU MYTHIQUE

LE MYTHE du carré Saint-Louis peut aisément s'étendre à tout Montréal et non pas uniquement au Plateau.

JAMAIS un thème d'histoire n'aura suscité autant d'intérêt parmi nos membres. Nos 44 pages le démontrent. L'histoire du carré Saint-Louis fascine donc tout autant aujourd'hui qu'aux autres époques de son existence.

UN DES éléments déclencheurs de l'idée de proposer le square dans ce bulletin fut la projection récente du film de la réalisatrice Hélène Choquette intitulé « Carré Saint-Louis, une histoire populaire ». On sort de cette projection avec une fierté de constater que notre pays ait produit autant d'artistes de grands talents.

TOUT ÇA a commencé avec la présence d'une petite rivière en haut de la rue Sherbrooke près de la rue Saint-Denis et l'installation d'un réservoir d'eau dans ce secteur.

RENÉ CARON raconte que le débat sur le choix du mot square ou carré remonte à l'époque d'un ancien échevin qui souhaitait utiliser le mot carré dans l'appellation officielle, même si le mot square était français. L'appellation carré Saint-Louis est ainsi devenue populaire bien que la toponymie le désigne toujours comme square Saint-Louis.

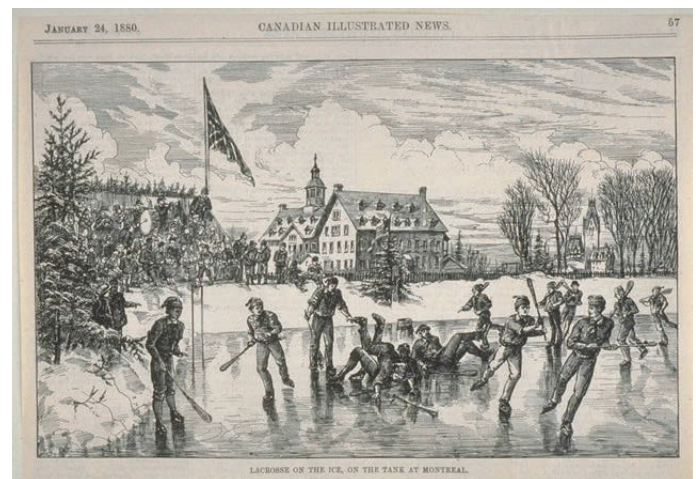
LE CARRÉ SAINT-LOUIS est avant tout l'histoire artistique et littéraire de Montréal et par extension celle du Québec. Ses artistes – dont plusieurs indépendantistes – qui l'ont fréquenté et y ont résidé sont célèbres et ont marqué notre histoire. Saluons La Bolduc, Nelligan, Miron, Tremblay, Laferrière et tous les autres. Gaétan Dostie situe d'ailleurs le Carré Saint-Louis au cœur de la naissance de notre culture littéraire et poétique.

UN LANCEMENT EN 2020 AU CARRÉ SAINT-LOUIS ?

LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE souhaite toujours organiser un grand lancement du présent bulletin quelque part à l'été ou l'automne 2020 sur les lieux même du Carré Saint-Louis en présence du plus grand nombre possible d'auteurs, mais les événements liés à la santé publique qui touchent toute la planète nous laissent quelque peu perplexes.

SOUHAITONS-NOUS une bonne santé à tous sans virus, et que la vie triomphe autour de notre planète afin de célébrer notre coin de pays, le Carré St-Louis et l'histoire de tous ses artistes.

JE TIENS à remercier la Fondation Émile-Nelligan, la librairie du Square, le P'tit Bar, la Maison des Écrivains, ainsi que la vingtaine d'auteurs qui ont prêté leur plume et leur inspiration au présent bulletin, concrétisant leur contribution à l'histoire de ce lieu mythique.



*Une magnifique illustration du carré Saint-Louis au 19^e siècle avec vue sur la rue Saint-Denis.
(Canadian Illustrated News, 24 janvier 1880)*

LE SQUARE SAINT-LOUIS

Eugène Stucker, membre de la Société Historique de Montréal

NDLR – Cet article, publié le 25 octobre 1942 par le journal La Patrie et ici abrégé, est accessible au complet sur les sites Internet de BANQ et des archives de la Ville de Montréal. Les photos et probablement les bas de vignette sont aussi l'œuvre de Monsieur Stucker.

LES PARCS sont les « poumons des villes », où l'on vient respirer l'air pur; ce sont aussi les oasis où l'on vient se reposer et se récréer. Le square Saint-Louis est bien un des plus remarquables, où il fait bon de flâner, même de s'asseoir sur un banc et rêver au doux bruissement de la fontaine où se baignent de blanches colombes.

CE NID de verdure fait excellente figure dans un quartier résidentiel des plus fashionables. L'élément canadien-français est en très grande majorité tout autour. Parmi la bonne classe bourgeoise qui y domine, les professionnels distingués sont très nombreux quand on considère les petites proportions du « carré ». On peut croire que ni le patron saint Louis, ni notre poète Crémazie ne se trouvent dépaysés dans ce patelin encore bien français.

COMME bien l'on pense, le carré Saint-Louis a son histoire. Tant que la population de Montréal se confina sur les deux versants dont la rue Notre-Dame forme la crête commune, deux réservoirs d'eau étaient situés sur la rue Notre-Dame, lieu suffisamment élevé alors, de fait le plus élevé du Montréal avant 1850. Mais vint l'époque où la population leva les yeux vers les terrasses du mont Royal : les plus entreprenants escaladèrent le Coteau-à-Baron, aujourd'hui la montée de la rue Saint-Denis, entre les rues Ontario et Sherbrooke. La ville songea donc, pour accommoder le peuplement qui montait, à établir un réservoir plus haut que le « Coteau », nommé aussi « Côte-à-Baron ».

OR, M. A.-M. Delisle possédait alors en amont de la rue Sherbrooke un lopin de terre entre la rue Saint-Denis et Sainte-Elisabeth (devenue Laval). Il l'offrit à la ville pour 750 louis. On accepta la proposition. Le contrat fut signé le 2 septembre 1848. Par cette transaction, M. Delisle s'engageait à ouvrir deux rues, l'une au nord et l'autre au sud de l'emplacement. Les résidences qui s'élèveraient en bordure devaient être de pierre et de brique, avec toit recouvert de métal. Le 5 septembre 1848,



Le square Saint-Louis constitue une gentille oasis de verdure. De grands arbres et des fleurs y entourent une fraîche nappe d'eau. C'est un lieu de repos idéal.

Michael McDonald obtint le contrat de la construction du réservoir. Celui-ci fut creusé 10 pieds dans le sol. Il était entouré d'un remblai de 10 pieds de hauteur, et large de 25 pieds à la surface. La profondeur du réservoir était donc de 20 pieds. Les tuyaux nécessaires à cet ouvrage furent achetés en Ecosse.

NOM DU SQUARE

LE 26 JUIN 1851, il y eut fête civique à Montréal. On procéda au « baptême » du réservoir, lui donnant le nom de « Jean-Baptiste ». Il fut utilisé jusqu'à la construction du bassin McTavish, achevé en 1869. Celui de « Jean-Baptiste » ayant été désaffecté, des organisations sportives eurent l'idée de s'en servir. L'hiver de 1877, la

Commission de l'Aqueduc permit d'utiliser la surface des eaux glacés du réservoir comme *patinoire*. Il fallait payer cinq sous chaque fois qu'on voulait patiner, ou un dollar pour la saison.

LA COMMISSION de l'Aqueduc recommanda au Conseil municipal de transférer le réservoir au Service de la Voirie, qui transformera l'emplacement en place public. Ce changement s'effectua le 12 mai 1879. On nivela le talus qui entourait le réservoir, de sorte que l'eau n'eut plus qu'une profondeur de 10 pieds. Mais l'emplacement lui-même n'avait pas de nom. Ce ne fut que le 8 septembre 1880 que le Service de la Voirie proposa à la ville de le nommer square Saint-Louis. Sans doute le nom vient de celui des grands propriétaires le long du côté nord du square, les Saint-Louis. La proposition fut acceptée. Dans la même année on érigea une fontaine sur le carré.

MONUMENT CRÉMAZIE

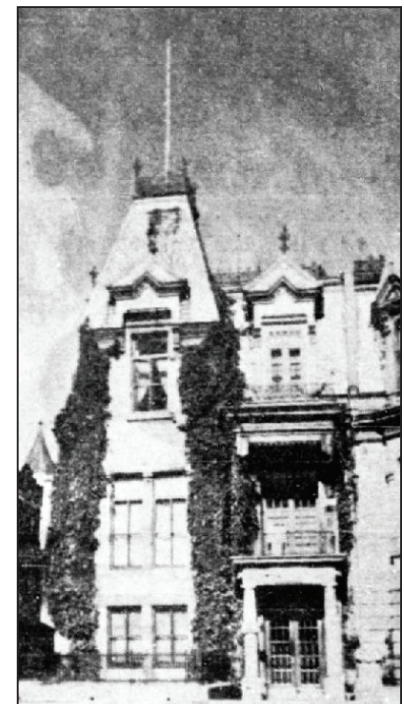
UN DES ÉVÉNEMENTS les plus significatifs qui se soient déroulés au square Saint-Louis est bien l'érection d'un monument au pionnier de la poésie canadienne-française, Octave Crémazie. Le comité qui avait pris à tâche l'exécution du projet comprenait toute une élite. Louis Fréchette en était le président. Le comité arrêta son choix sur le square Saint-Louis, comme étant le site le plus propre à l'installation de ce monument d'un caractère national, à cause du caractère de la localité du square. Le monument devait être placé sur la pelouse entre la rue Saint-Denis et le bassin du centre. Le projet fut mené à bonne fin, et le monument Crémazie fut inauguré le 24 juin 1906, en présence d'une foule de 30 000 personnes. À cette occasion, Louis Fréchette tint à faire ressortir que ce n'était pas tant le poète qu'on voulait honorer en Crémazie, mais plutôt celui des nôtres qui avait le plus contribué à réveiller le sentiment français dans le cœur de notre population et à stimuler l'orgueil généreux de la race.

IL EST FACILE à constater que le square Saint-Louis n'a rien perdu de son visage canadien-français. La classe qui y demeure n'a rien fait perdre de la bonne réputation qui lui ont léguée ses premiers occupants. S'il est un souhait à formuler, c'est de voir les résidents actuels faire un plus grand usage des sièges qui sont disposés dans le parc.

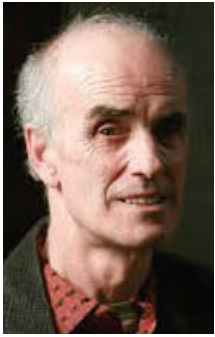
Le bassin du square Saint-Louis fut le troisième réservoir public de la ville de Montréal. Après la construction du réservoir McTavish, on garde le bassin au carré et on y pose une fontaine.



Montréal est la ville aux escaliers et aux balcons extérieurs. Mais qui pourra dire qu'au square Saint-Louis ces balcons n'ont pas un grand effet!



EUGÈNE STUCKER, membre de la Société Historique de Montréal, a bénéficié de l'aide de l'archiviste de la Ville de Montréal, Conrad Archambault. Stucker est aussi l'auteur d'un texte cité par Luc Noppen, « L'architecture nationale de la province de Québec », publié en 1940 dans la revue *Technique*. L'article de *La Patrie*, repéré par R. Ouellet, a été transcrit et abrégé par K. Cohalan.



Gaëtan Dostie,
Médiathèque littéraire Gaëtan Dostie

LE CARRÉ SAINT-LOUIS LIEU DE LA RÉSISTANCE LITTÉRAIRE DE NOTRE CULTURE NAISSANTE

C'est la venue du plus important poète de la fin du XIX^e siècle, Louis Fréchette, au retour d'un exil volontaire aux Etats-Unis où il a publié son poème anti-confédération *La Voix d'un exilé*, qui favorise la naissance d'une culture littéraire québécoise autour du Carré Saint-Louis. En 1880, sa poésie est auréolée d'un prix de l'Académie française ; cet honneur est perçu au pays comme la reconnaissance de l'existence d'une culture française hors de la Vieille Europe. Avec la création de la Société Royale du Canada en 1882, Fréchette est invité comme membre fondateur de la section française. À la même époque, il fait construire une maison rue Sherbrooke, face à la rue Laval où il brave le suprématisme religieux et tient un salon littéraire chez lui. Le Carré Saint-Louis devient l'agora de la Résistance.

ÇA DONNE des idées à des jeunes ; la littérature est un beau défi. En 1893, le *Groupe des six éponges* attire de plus en plus d'adeptes, leur rassemblement prend le nom d'*École littéraire de Montréal* en 1895, un cercle d'émulation où Nelligan incarne le poète mythique. Le cercle se réunit chez tout un chacun, en



École littéraire 1899-1900, incluant Émile Nelligan. Le Monde illustré, 21 avril 1900.

particulier chez Jean Charbonneau, rue Laval à vue de nez du Carré.

APPARAÎT alors en retrait l'écrivain le plus important de son temps :

Eugène Seers, mentor d'Arthur de Bussières, de Charles Gill et de Nelligan. Ordonné prêtre en Europe, Eugène Seers revint presque de force au Couvent des Pères du Saint-Sacrement rue Mont-Royal en 1894. Ayant perdu la foi, il fut dispensé de tout service religieux et fut traité comme un invité. Toute la communauté le tint dans l'isolement et pria pour sa conversion; sa conduite était vue comme une trahison à l'égard de l'Église. Il apprend le métier de typographe et va lancer une revue de haute tenue, dont il tirera des poèmes, ceux de Nelligan, Bussières, Ferland et les siens sous différents pseudonymes, qu'il rassemble dans *Franges d'autel* en 1900. Puis, grand scandale à l'époque, Eugène Seers défroque et choisit d'écrire sous le pseudonyme de Louis Dantin; ce qui lui valu le mépris d'une droite gallicane, notamment le romancier et polémiste Claude-Henri Grignon. Dantin fut, avant son exil à Boston, l'éditeur et l'imprimeur de Nelligan.

À L'OCCASION de l'Exposition universelle de Paris en 1900, le comité du pavillon du Canada finance partiellement une anthologie de la littérature française d'ici. Paraîtra donc en 1900, le livre fondateur de notre littérature : *Les soirées littéraires du Château de Ramezay* qui rassemble pour la première fois des écrivains vivants de l'École littéraire de Montréal. Des 45 membres de ce cercle, 31 vivent sur le Plateau, dont 11 dans le périmètre du Carré Saint-Louis. Pour la première fois s'y côtoient créateurs multidisciplinaires, écrivains, chanteurs d'opéra, gens de théâtre, peintres, artistes; enfin une fourmilière qui réveille un peuple.

À CETTE ÉPOQUE, Benjamin Sulte, historien au service de l'armée du Canada, découvre que pour échapper à la banqueroute de sa librairie à Québec, Octave Crémazie contre-fait la signature de ses amis pour obtenir des prêts. Comme Crémazie avait commencé à écrire en 1855 des poèmes appelant la Résistance à l'assimilation et invitaient la France à venir reprendre sa colonie, les Britanniques prirent peur. Crémazie devint un point de mire; tout devient suspect, ses écrits, ses connaissances encyclopédiques, jusque son célibat... Sa fuite en France soulagea le régime.

OUTRÉ de la dénonciation intéressée de Benjamin Sulte, le Carré Saint-Louis bouillonne; Charles Gill prend le mors aux dents, se fend d'un grand poème sur Crémazie l'exilé, ameuté les membres de l'École qui décident d'un buste de bronze commandé au plus illustre de nos sculpteurs, Louis-Philippe Hébert. Ce sera Louis Fréchette qui prendra la présidence d'une campagne de souscription. Des



LOUIS DANTIN

francophones de Montréal comme de la diaspora y contribuent. Le monument de Crémazie est inauguré en 1906 devant une foule de quelque 25 000 personnes. Crémazie devient ainsi la racine d'une littérature et de l'exil, la blessure qu'il fallait nommer. Cette statue présente aussi le soldat canadien-français mourant pour sa patrie. Une façon de dire que le combat et la résistance ne doivent avoir de cesse. Nous sommes mortels!

SUR SES DERNIERS JOURS, Fréchette et sa femme habitent au dernier étage de la Maison des sourdes-muettes, rue Saint-Denis, au nord de Cherrier. C'est sur son perron qu'il fut retrouvé le 31 mai 1908, un bouquet de lilas dans les mains, rentrant d'une soirée chez l'historien L.-O. David, le premier historien des Patriotes. Illustré par Henri Julien, mort cette même année, paraît la belle édition de la *Légende d'un Peuple* avec le vieux patriote au fusil.

DÉBUT DES ANNÉES 1910, le journaliste Jules Fournier s'installe sur le Carré et commence à réunir la documentation pour son *Anthologie des poètes canadiens*. Il meurt de la grippe espagnole et c'est son ami Olivar Asselin qui termine l'édition en 1920. Pour la première fois, la poésie apparaît dans son historicité, sa filiation, son épanouissement. Ainsi s'élève la charpente d'un avenir: une littérature est née, un peuple va grandir.

LE CARRÉ SAINT-LOUIS sera encore pour des décennies le cœur culturel du Québec!



Gabriel Deschambault, secrétaire de la SHP

UN SQUARE ANGLAIS, AU CŒUR DU QUARTIER LATIN

Vous savez, notre quartier peut s'enorgueillir de posséder l'un des plus beaux squares urbains de Montréal. Rien de moins !

BIEN SÛR, les grands espaces montréalais anciens comme les squares Dominion, Phillips, Viger et Victoria sont plus majestueux et jouissent, au moment de leur création, d'un statut

NOTRE SQUARE SAINT-LOUIS s'inscrit plutôt dans une phase plus tardive de l'aménagement victorien de Montréal. Il s'adresse également à une couche bien spécifique de la population et vise plus à bien la faire paraître et mettre en valeur un milieu de vie qui se veut prestigieux. Il a ainsi un caractère plus privé que les autres grands squares.

de l'hôtel-de-ville est alors jugé insuffisant et ce nouvel endroit, au haut de la Côte-à-Baron, devrait faire l'affaire pour le remplacer. La Ville de Montréal achète à cette fin, en 1848, des terrains à Alexandre-Maurice Delisle qui possède depuis peu plusieurs propriétés dans le secteur de la rue Saint-Denis et Sherbrooke.

CE DERNIER inscrit à l'acte de vente des conditions à respecter qui jettent les bases de ce que deviendra ce magnifique lieu. C'est un premier geste de planification urbaine avant la lettre. Delisle mentionne ainsi à l'acte de vente :



Ce détail, provenant d'une carte postale ancienne, nous permet d'admirer la très grande qualité et l'harmonie des ensembles de façades victoriennes du versant nord du square, ainsi que celles sur l'avenue Laval.

Le passage du temps est venu perturber cette belle unité.

privilegié. Ils s'adressent avant tout à l'ensemble de la population montréalaise et participent prioritairement à l'embellissement de la grande ville ; de la grande métropole.

CE MAGNIFIQUE ENDROIT débute tout de même son existence d'une façon très prosaïque, à titre de simple réservoir d'eau afin d'alimenter l'aqueduc montréalais. L'ancien réservoir près

SUR LE TERRAIN vendu à la Ville, on doit construire un réservoir pour fournir de l'eau à la population ; on est tenu de l'orner d'arbres forestiers et de laisser un droit de vue aux propriétés Delisle. Ce dernier ouvrira une rue de 30 pieds de large de chaque côté du réservoir, et la Ville construira un escalier de chaque côté de cette rue pour communiquer avec le réservoir. Si la Ville vend des emplacements de chaque côté du réservoir sur les rues Saint-Denis et Sainte-Élizabeth (Laval), elle ordonnera qu'on laisse une avenue de 50 pieds de large pour communiquer de ces deux rues au réservoir. Les maisons bâties sur ces lots seront en pierre et brique, avec toit recouvert de métal. Toute exploitation industrielle qui

pourrait nuire à la valeur des propriétés du voisinage y est défendue.

VOILÀ qui est un véritable plan particulier d'urbanisme (PPU), plus de 150 ans avant que cette notion fasse partie des outils d'urbanisme modernes de Montréal. C'est aussi un geste fort habile de la part de Delisle qui garantit ainsi une plus-value future pour ses terrains à construire.

LA SUITE DE L'HISTOIRE est connue ; afin d'effectuer son entretien, le réservoir est malheureusement vide lors du grand incendie de 1852. On décide alors de le remplacer par le futur réservoir McTavish à construire plus à l'ouest derrière l'université McGill. Le bassin du square demeure malgré tout en place quelques années ; on y pratique même le patinage en hiver.

EN 1879, on décide finalement de transformer les lieux en un véritable parc public à des fins d'embellissement de la ville, mais aussi comme manœuvre urbanistique afin de mousser le développement résidentiel à son pourtour. Le tramway vient tout juste d'arriver sur Saint-Denis en 1874; ça bouge! La rue Cherrier éblouit tout le monde avec ses édifices resplendissants; on est fiers. La construction débute enfin autour du square en 1882. On installe les égouts. En 1892, tous les lots sont occupés et l'on asphalté les rues en 1894. Et voilà, la bourgeoisie canadienne-française prend enfin sa place dans l'espace montréalais.

PENDANT CE TEMPS, à la suite du grand incendie de 1852 (on parle de 1200 maisons détruites), la pression

est forte pour la reconstruction résidentielle. La réglementation montréalaise devient plus sévère et le développement immobilier lorgne maintenant vers les nouvelles banlieues, plus flexibles sur les règlements de construction. Ailleurs dans le quartier, le voisinage se développe en petits lotissements sous la gouverne du groupe Drolet, Rivard, David et Laurent. C'est le coup d'envoi du développement immobilier de Saint-Jean-Baptiste, la nouvelle banlieue un peu au nord. Mais revenons à notre square Saint-Louis.

LA PRÉSENCE de l'université sur Saint-Denis ; celles de plusieurs institutions prestigieuses dans le voisinage ; la grande qualité des rues Cherrier, Saint-Hubert ou Laval, crée une aura autour du secteur du Quartier latin et l'élite canadienne-française exige sa place au soleil. Le développement étant le fait de plusieurs promoteurs, on retrouvera donc autour du square une suite de résidences en rangées, contrairement au modèle anglais, où l'architecture georgienne offre également plusieurs demeures contiguës, mais derrière une façade à composition d'ensemble.

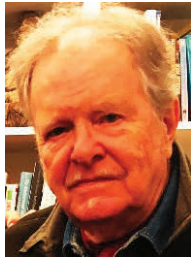
NOTRE SQUARE SAINT-LOUIS offre plutôt un assemblage de façades marquant l'époque victorienne montréalaise, mais qui exprime malgré tout une belle unicité de caractère. Les revêtements de pierre grise ; les fausses mansardes aux belles ardoises rappelant le Second Empire français ; les boiseries finement ouvragées et très exubérantes; les fines herses en dentelle de fonte qui ornent les toits en pavillons; le

recul des alignements qui offre des parterres bien garnis et les escaliers extérieurs menant à l'étage noble ; tout cela témoigne de l'architecture unique du square Saint-Louis. Mais toute cette beauté demeure fragile.

LES MAGNIFIQUES demeures victoriennes sur la façade nord du square arborent des coloris multicolores vifs, mais disparates. Cela fait bien sûr le bonheur des photographes ou celui des touristes qui ne font que passer, mais cela est au détriment de la qualité générale du lieu. Il faut se rappeler qu'à l'époque victorienne tout était plus discret: la société d'abord et, tout autant, les couleurs des bâtiments. Ces édifices exceptionnels s'exprimaient avant tout par la richesse de leur architecture. La finesse des boiseries extérieures était bien mise en valeur par des teintes plus neutres, habituellement sombres et qui s'harmonisaient entre elles. Les maisons voisines reprenaient les mêmes tonalités et l'ensemble donnait alors une image forte, riche. Ces coloris criards que l'on voit aujourd'hui dénaturent la qualité des façades et créent une compétition inutile entre les édifices. Heureusement cela se corrige facilement.

UNE PROMENADE dans les environs permettra d'apprécier la grande qualité architecturale des immeubles bordant le square. On pourra saisir la symbiose entre l'espace vert et les bâtiments. Les rues Laval et Cherrier ont également conservé des vestiges extraordinaires de cette époque.

SQUARE SAINT-LOUIS. Square unique !



Kevin Cohalan, membre du CA

LE MONUMENT CRÉMAZIE

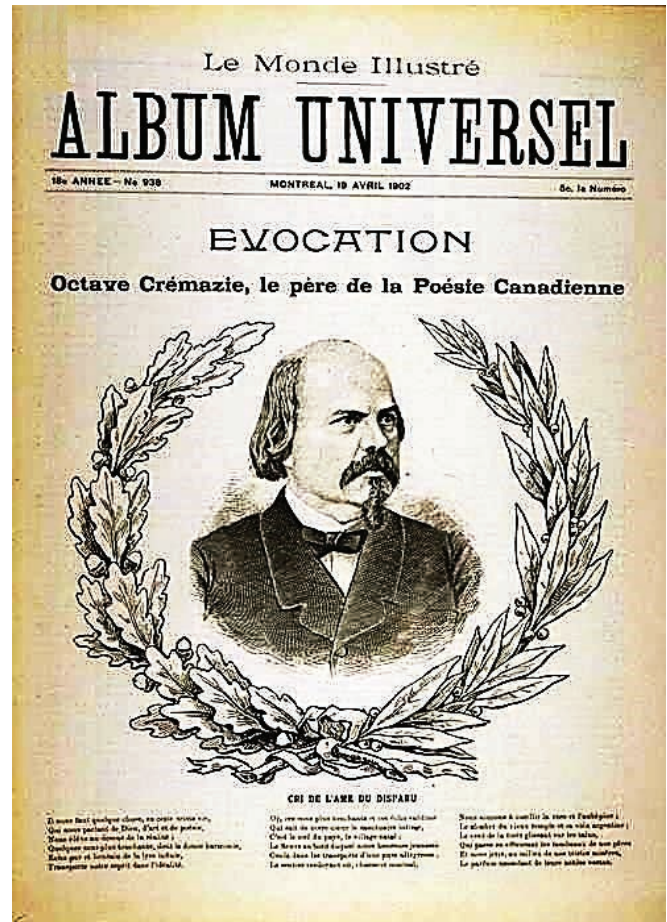
PÈRE DE LA POÉSIE CANADIENNE

PLUS de trente mille personnes sont réunies « une grise après-midi », le dimanche 24 juin 1906, au square Saint-Louis : ce dernier étant pour Montréal, pendant notre Belle Époque édouardienne, l'épicentre de la bourgeoisie canadienne-française. Devant un monument enveloppé de draperie, ouvrage de l'artiste-sculpteur Louis-Philippe Hébert, se rangent la fanfare et la garde d'honneur des cadets du collège Mont-Saint-Louis, rue Sherbrooke. Des notables se regroupent sur une élégante estrade : comité du monument, magistrats, hommes politiques, conseillers municipaux, membres du clergé. Sous l'égide du maire de Montréal, H.A. Ekers, on célèbre l'apothéose d'Octave Crémazie¹. L'instigateur du projet est le poète, dramaturge, écrivain, journaliste, politicien, fonctionnaire et avocat Louis Fréchette².

CAROLINE-Angélique Dessaulles-Béique – épouse du président d'honneur du comité, le sénateur Frédéric-Liguori Béique, et cofondatrice avec Marie Gérin-Lajoie l'année suivante de l'organisme féministe la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste – descend de l'estrade pour procéder au dévoilement³.

Tout le monde connaît les poèmes, peu nombreux, d'Octave Crémazie. Il n'en a composé qu'une quarantaine. Le plus célèbre, signé le 1^{er} janvier 1858, s'intitule *Le Drapeau de Carillon*, commémorant le centenaire du triomphe au lac Champlain du Marquis de Montcalm, à la bataille de Fort Carillon⁴, le précurseur du Fort Ticonderoga. On est familier avec les derniers mots d'un vieux soldat mourant, tels qu'inscrits sur le monument; même ceux n'ayant pas lu ou entendu les trente-deux strophes du poème connaissent par cœur la chanson de Charles Sabatier, *Ô Carillon*, également composée en 1858 en empruntant quelques vers de Crémazie, dont, en terminant, celui-ci : « Pour mon drapeau je viens ici mourir ».

LE DRAPEAU a été décerné à ce soldat, le héros du récit, par Montcalm lui-même. Dévasté les années suivantes par l'agonie de ce dernier à Québec, et ensuite par la cession

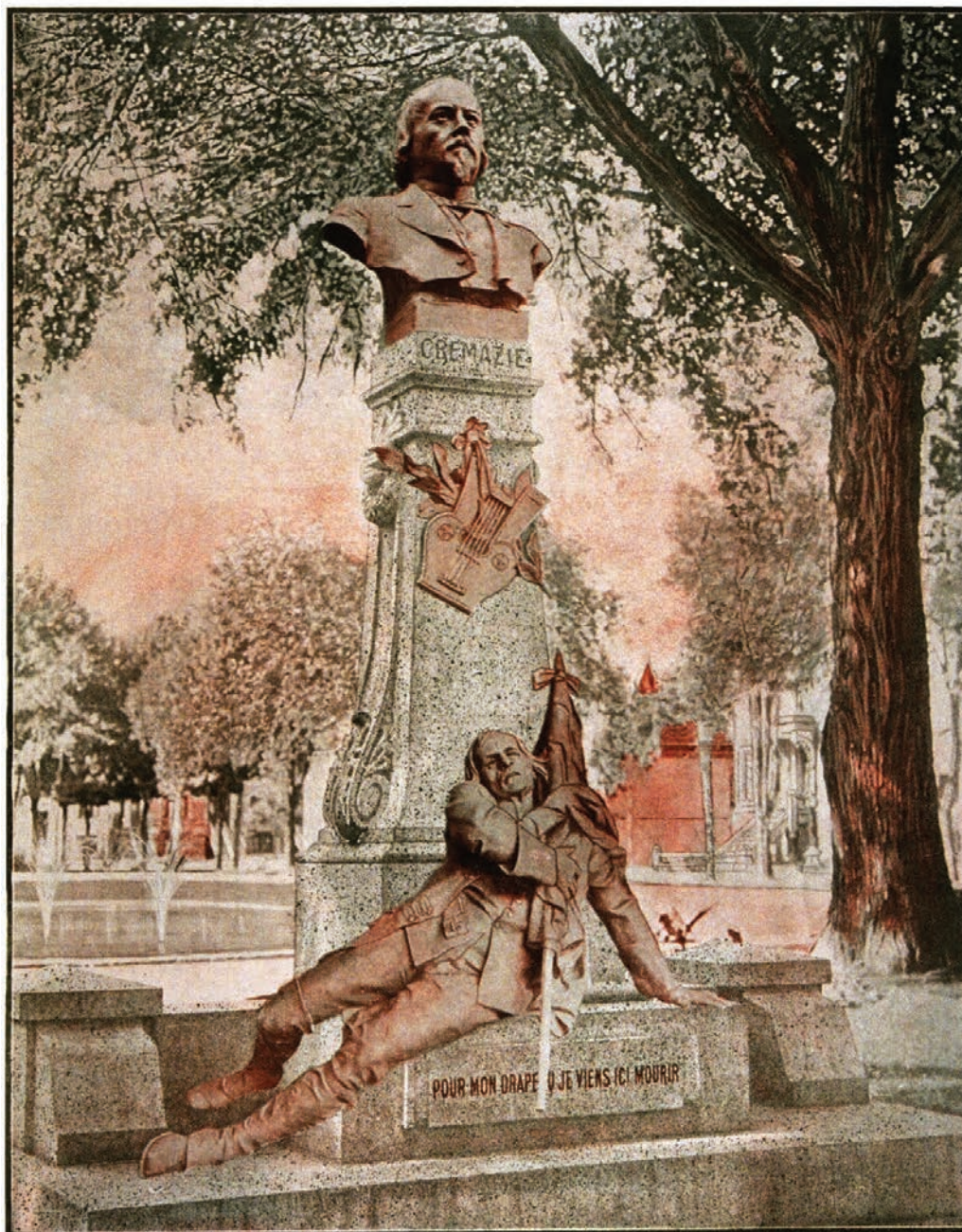


Gravure d'Octave Crémazie.

Page couverture de l'Album Universel du 18 avril 1902.

du Canada et l'abandon des Canadiens, l'ancien combattant traverse l'Atlantique afin d'amener à Versailles cette précieuse relique, le drapeau de Carillon, dans l'espoir de raviver l'esprit de Louis XV. Il ne découvre, de la part de Madame du Barry, de Voltaire, et du roi lui-même, que du mépris pour ces « quelques arpents de neige ». Revenu chez lui, il descend à Carillon, seul endroit digne de la consécration de la glorieuse bannière : « Sur la haute colline... à quelques jours de là... des paysans trouvaient un cadavre glacé / Couvert d'un drapeau blanc⁵. »

Le Monde Illustré
Album Universel

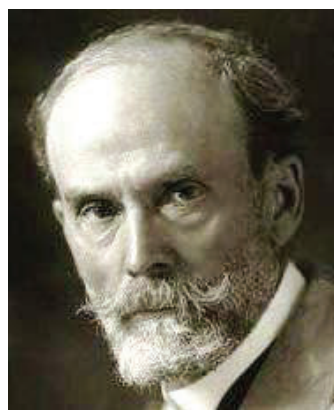


LE MONUMENT "CRÉMAZIE"

T. BERTHIAUME & FILS, Éditeurs-Propriétaires, MONTREAL

*Page couverture de l'Album Universel du samedi 18 novembre 1905.
Le monument tel qu'il sera : en novembre 1905, le socle de granit est déjà en place,
mais les bronzes coulés en France ne sont pas encore installés.
Image BAnQ.*

CRÉMAZIE (1827-1879), citadin de Québec, n'avait rien de montréalais. Il était un libraire de la côte de la Fabrique, d'une érudition prodigieuse – un disciple de Musset, de Lamartine, du jeune Victor Hugo – et dès l'âge de 20 ans l'un des fondateurs de l'Institut canadien à Québec. Il adorait les livres, détestait les affaires et animait un cénacle où tout le mouvement littéraire se réunissait. Il était « un peu misogyne », auteur de vers étonnants et, aussi, contre-faiseur de documents financiers représentant des sommes astronomiques pour l'époque. En raison de ces derniers il fuit Québec clandestinement en 1862 pour se réfugier en France, ne revenant jamais et devenant (d'après l'*Avertissement* de son éditeur la Librairie Beauchemin) le plus malheureux comme le plus patriotique de nos poètes.



Philippe Hébert.
Portrait BANQ.

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT (1850-1917), le prééminent sculpteur canadien (qui signa souvent « Philippe » tout court), est le créateur de six monuments à Montréal : sur le Plateau, ceux de Crémazie et Jeanne Mance; au centre-ville, d'Ignace Bourget et Édouard VII, et dans le Vieux-Montréal, de Maisonneuve et John Young. On voit également,

abrité dans la basilique-cathédrale Marie-Reine-du-Monde, son magistral *Crucifiement*.

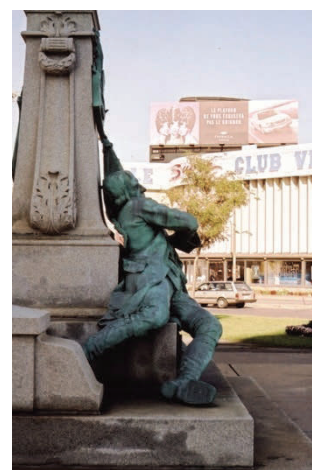
LOUIS FRÉCHETTE (1839-1908), né à Lévis, est plus jeune de douze ans que Crémazie. Admis dès 1860 à un cabinet prestigieux d'avocats à Québec, il s'adonne à la vie de bohème. Il produit une pièce de théâtre, publie des poèmes et, devenant journaliste, passe des années aux États-Unis. De retour à Lévis, il est élu député fédéral. En 1876 il se marie et se déplace à Montréal, poursuivant sa vocation

littéraire couronnée en 1880 par l'Académie française. Domicilié tout près du square Saint-Louis, il pilote le comité du monument de Crémazie, hommage public que, depuis longtemps déjà, il tenait à rendre au premier grand poète canadien-français. Fréchette, avec son épouse, se met en pension la dernière année de sa vie à l'Institution des Sourdes-Muettes, rue Saint-Denis.



Louis Fréchette.
Portrait BAC.

APRÈS la Première Guerre mondiale, la bourgeoisie commence à se disperser vers Outremont ou ailleurs. Entre le boulevard Saint-Laurent et la rue Saint-Denis, les immigrants s'implantent. L'évolution ethnoculturelle s'assimile paisiblement jusqu'aux années soixante, alors qu'un nouveau phénomène se manifeste au square Saint-Louis : la goutte qui fait déborder le vase, l'envahissement des beatniks et hippies! Crémazie a beau avoir vécu seize ans d'exil : encore d'autres l'attendent. En 1972, les autorités municipales, de peur que son monument ne soit endommagé, le déménage au rond-point à l'intersection des boulevards Saint-Laurent et Crémazie, au pied de l'autoroute métropolitaine. Ce n'est qu'en 2002, sous le régime de Gerald Tremblay, qu'il revient au square⁶.



Monument installé au rond-point de Saint-Laurent et Crémazie.
Photo affichée par Héritage Montréal.

NOTES. — 1. Voir la brochure commémorative *Le Monument Crémazie*, Librairie Beauchemin, Montréal, 1906. 2. Pour Crémazie, Hébert et Fréchette, consulter en ligne le DBC (Dictionnaire biographique du Canada) ainsi que Wikipédia, et celui-ci également pour Ekers (le dernier maire anglophone de Montréal). 3. Curieusement, l'article de Wikipédia sur Caroline Dessaulles-Béique est plus approfondi en anglais qu'en français. 4. Camillien Houde, en tant que maire de Montréal, érige en 1939 sur le terrain du Fort Ticonderoga une imposante plaque commémorant la victoire de Montcalm. 5. À noter que le drapeau chanté par Crémazie (dans la strophe initiale entre autres) est toujours « blanc », soit la bannière du royaume de France, et ne correspond pas au fleurdelisé bleu popularisé vers la fin du XIX^e siècle, l'ancêtre de l'actuel drapeau québécois adopté par Duplessis en 1948. Soit dit en passant que ce dernier fut un projet des Bleus, les Rouges aimant mieux le tricolore des Patriotes. Voir aussi « Le drapeau de Carillon classé objet patrimonial » par le journaliste Jean-François Nadeau, *Le Devoir*, 22 janvier 2018. Marie Montpetit, ironiquement, qui a promulgué ce classement en tant que ministre de la Culture et députée du comté Crémazie, a également rebaptisé sa propre circonscription, effaçant « du paysage électoral » le nom de Crémazie en faveur de celui de Maurice Richard! 6. Mémoire de Laurent Vernet, *La vie sociale des œuvres d'art dans les espaces publics. Études de cas montréalais*, Université du Québec/Institut national de la recherche scientifique, 2016, pages 131-136.

L'ARRIVÉE DE MARY TRAVERS À MONTRÉAL

LA BOLDUC ACCUEILLIE AU CARRÉ SAINT-LOUIS EN 1908

Richard Ouellet, président de la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal et éditeur du livre *La Bolduc*

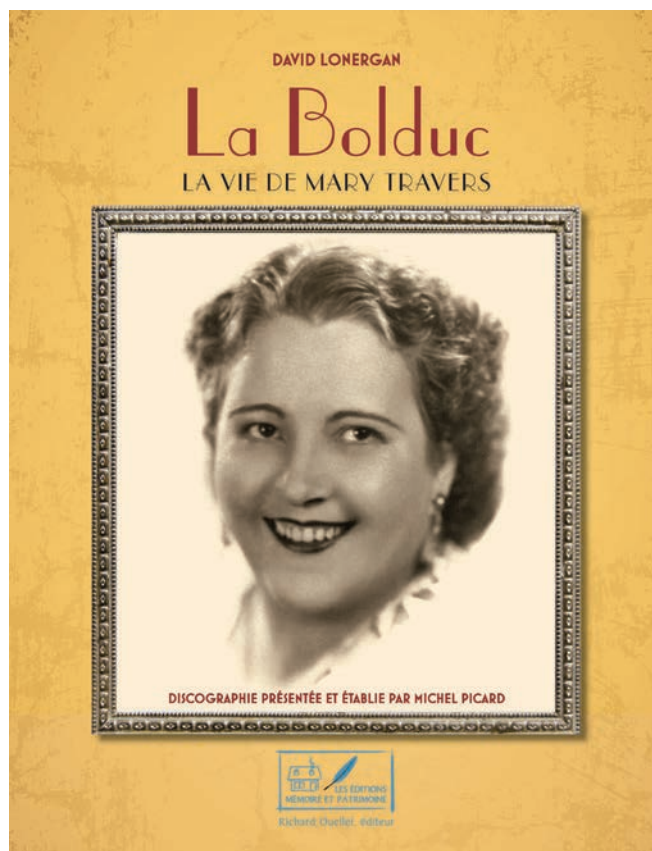
NDLR. Plusieurs biographes ont présenté l'histoire de la Bolduc. Identifiée surtout à son lieu de résidence de la rue Letourneux dans le quartier Hochelaga de Montréal, Mary Travers Bolduc (1894-1941), native de Newport en Gaspésie, fut d'abord domestique au carré Saint-Louis lors de son arrivée à Montréal en 1907.

DAVID LONERGAN, auteur de *La Bolduc, la vie de Mary Travers*,¹ nous raconte son arrivée dans la grande ville. En 1908, elle s'installe donc dans la résidence du docteur Lesage, au Carré Saint-Louis : une chambre sous les combles, la responsabilité de la maisonnée, et un salaire de 15 \$ par mois, nourrie et logée. Comme tant d'autres, elle envoie la moitié de son salaire à ses parents.

SON AUTRE BIOGRAPHE, Christine Dufour, nous raconte dans l'extrait de *La turluteuse du peuple*, l'arrivée de Mary au Carré St-Louis, qui va rejoindre sa demi-sœur Mary-Ann.

« **ARRIVÉS** dans la rue Laval, qui faisait partie du chic square Saint-Louis, les quatre passagers débarquèrent devant les lourdes portes en bois de l'imposante demeure du Dr Lesage. Demeurée sur le trottoir, le regard fixé sur le plan d'eau agrémenté d'une jolie fontaine, Mary resta bouche bée. Autour de la fontaine, il y avait de multiples maisons ornementées de balcons et de dentelles de bois peint. Mme Lesage, ayant bien remarqué le regard admiratif de Mary, s'approcha d'elle. Sûre de l'effet qu'elle pouvait produire sur une fille fraîchement débarquée de sa campagne natale, elle s'adressa alors à Mary en ces termes :

MAGNIFIQUE, n'est-ce pas ? Et, sans attendre la réponse de Mary, Mme Lesage ajouta avec une certaine vantardise dans la voix : - Imaginez-vous donc qu'à quelques pas seulement de notre demeure, au numéro 3686, se trouve l'ancienne résidence d'un jeune poète, Émile Nelligan, fils d'un Irlandais et d'une Canadienne française. Sachez, dit-elle les lèvres un peu pincées, que vous venez de poser



le pied dans ce qui constitue le berceau de l'aristocratie canadienne-française de Montréal !

MARY comprit alors qu'elle allait habiter dans un monde très différent du sien, un monde où, apparemment, tout faisait partie de l'Histoire. Elle pensa soudain à ses parents et se demanda si un tel luxe les aurait rendus plus heureux qu'ils ne l'étaient déjà. Mais, quelque part au plus profond d'elle-même, elle sentait que le bonheur se trouvait ailleurs que dans tous ces bibelots, rideaux, lustres ou tableaux. Mary était convaincue que le bonheur résidait dans des choses simples... comme jouer de la musique ou s'amuser du vent sournois décoiffant ses cheveux. »

1. Lonergan, David, *La Bolduc, la vie de Mary Travers*, Éditions Mémoire et Patrimoine, Richard Ouellet, éditeur.



Marie-Andrée Beudet, ambassadrice des lettres québécoises
vp. Fondation Émile-Nelligan

PRÉSENCES DE NELLIGAN AU CARRÉ SAINT-LOUIS

Contrairement à ce que l'on croit souvent, Émile Nelligan – dont le nom est pourtant si étroitement lié à ce lieu – n'est pas né au carré Saint-Louis mais bien comme nous l'apprend son biographe Paul Wyczynski¹ au 602 de la rue de La Gauchetière le 24 décembre 1879. La famille emménage sept ans plus tard au 112 de l'avenue Laval (aujourd'hui le 3686) tout près du carré Saint-Louis, puis à partir de 1892 au 3958. C'est là, dans cette maison à l'architecture victorienne que Nelligan écrira la majorité de ses poèmes. Entre 1896 et 1899, il y aurait composé plus de 160 poèmes. Mauvais élève, en révolte contre l'autorité paternelle et l'étroitesse de la vie qu'on lui destinait, Nelligan se voulut poète. Il y laissa sa raison, comme semblait le préfigurer son célèbre poème « Le Vaisseau d'or² », mais il réussit son pari puisque son nom demeure associé au règne souverain de la Poésie et que son œuvre, devenue un classique de la littérature québécoise, est enseignée et qu'elle ne cesse d'inspirer artistes, poètes et écrivains, comme ce fut le cas pour Réjean Ducharme³ qui, dans son discours de réception du prix Gilles-Corbeil en 1990, écrivait :

Je pense à Nelligan
au frère, à l'idole
aux ailes que ça donne
de regarder plus haut, trop haut



En flânant au carré Saint-Louis, même si celui-ci a beaucoup changé depuis l'époque de Nelligan, on peut encore sentir la présence du jeune poète. On l'imagine traversant le parc pour se rendre au monastère des pères du Très-Saint-Sacrement où l'attend Louis Dantin⁴. Il a

1. Paul Wyczynski, *Émile Nelligan*. Biographie, Montréal, BQ, 1999 [1987]. Il faut souligner que Paul Wyczynski, originaire de Pologne, qui a créé un important centre de recherche à l'Université d'Ottawa, s'est très tôt passionné pour l'œuvre et le destin tragique du jeune poète. Il a consacré plus d'une trentaine d'années de sa vie de chercheur à l'écriture de cette biographie.
2. «Le vaisseau d'or» qui se termine sur ce tercet: « Que reste-t-il de lui dans la tempête brève?! Qu'est devenu mon cœur, navire déserté?! Hélas! Il a sombré dans l'abîme du Rêve!...» (Émile Nelligan, *Poésies*, préface de Louis Dantin, Boréal Compact, p. 62)
3. Dans les premiers romans de Réjean Ducharme, la figure et l'œuvre de Nelligan font l'objet d'un véritable culte. Dans *L'Avalée des avalés*, plusieurs personnages récitent de ses poèmes ; dans *Le Nez qui voque*, Mille Milles et sa «sœur de temps» Chateaugué, tous deux épris d'idéal et de pureté, épinglent sur le mur de leur chambre une photo de Nelligan qu'ils ont arrachée du livre de ses poèmes à la bibliothèque Saint-Sulpice. Mille Milles note dans son cahier : « Chateaugué le trouve beau, dit qu'il a les cheveux comme en feu, un nez de lion et les yeux doux comme les ailes d'un papillon » (p. 54).
4. Louis Dantin, pseudonyme de Eugène Seers, fut le mentor de Nelligan et préfaça le recueil de ses poèmes qui paraîtra en 1904 à la demande de la mère de Nelligan, Émilie Amanda Hudon.

alors le pas rapide et déterminé comme l'avait son frère d'armes, le poète aux semelles de vent, Arthur Rimbaud. À d'autres moments, il passe devant nous l'air absent, le pas lent, perdu dans ses pensées à chercher une rime. Ou encore, comme on l'a dit, on l'imagine dormant sur un banc du parc et se lavant au matin dans le bassin de la fontaine avant d'aller rejoindre son ami Charles Gill pour lui lire les quelques vers que la nuit lui a inspirés.



PENDANT LONGTEMPS des admirateurs de son œuvre et plusieurs artistes vivant au carré Saint-Louis ont déploré l'absence de monument à la mémoire d'Émile Nelligan au cœur de ce lieu si chargé de sa présence. C'est finalement en 2005 que la Fondation Émile-Nelligan en partenariat

avec la Ville de Montréal put enfin inaugurer le buste en bronze qui se dresse aujourd'hui à l'extrémité du carré près de l'avenue Laval à quelques pas de la maison de Nelligan. Au terme d'un concours international mis sur pied par la Fondation Émile-Nelligan, le choix du jury se porta sur la proposition soumise par la sculptrice française Roseline Granet (qui a également signé de magnifiques hommages à Riopelle). Le buste en bronze présenté sur un socle de granit s'inspire de la célèbre photo de jeunesse du poète prise en avril 1899 (photo Laprés et Lavergne) et transmet cette ardente passion pour le rêve et la poésie qui habitait Nelligan. Sur la plaque informative à quelques pas du monument, on peut lire quelques vers de «La romance du vin», poème qu'il récita au Château Ramezay et qui permit au poète d'être acclamé et porté en triomphe :

C'est le règne du rire amer et de la rage
De se savoir poète et l'objet du mépris,
De se savoir un cœur et de n'être compris
Que par le clair de lune et les grands soirs d'orage!



Timbre Nelligan

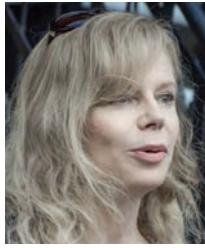


Maison de Nelligan, rue Laval

Lisons les finalistes du prix de poésie Émile-Nelligan⁵ et allons saluer Nelligan au carré Saint-Louis. Il vit

là, dans ces jeunes poètes et dans ce buste inspiré. Il nous attend.

5. Le prix Émile-Nelligan est remis annuellement par la Fondation Émile-Nelligan depuis 1979 à un ou une jeune poète de moins de 35 ans grâce à la générosité de la famille Corbeil. Chaque année un jury détermine trois recueils finalistes. Le soir de la remise du prix, au printemps, le nom du lauréat ou de la lauréate est dévoilé. Le prix comporte une bourse de 7 500 \$ et une médaille en bronze frappée à l'effigie d'Émile Nelligan à l'Hôtel de la Monnaie à Paris, œuvre de James Guitet.



Jocelyne Lavoie,
animatrice de « La marche à Miron »

L'ÉPOPÉE ABRACADABRANTE DE GASTON MIRON AU CARRÉ SAINT-LOUIS

Bien que natif de Sainte-Agathe-des-Monts, Gaston Miron a vécu près de cinquante ans sur le Plateau Mont-Royal. En 1968, Miron vient rejoindre ses amis artistes et intellectuels et s'installe sur le carré Saint-Louis. Il y vivra jusqu'en 1984, à quatre adresses différentes.

LE 269, CARRÉ SAINT-LOUIS (1968-1971)

PAR UN MATIN du 20 août 1968, à l'âge de 40 ans, Gaston Miron signe son premier «vrai bail» pour aller vivre avec son amoureuse dans un deux pièces meublé du carré Saint-Louis. Jusque là, Miron n'avait été que chambreur ou colocataire. L'opportunité d'occuper un appartement autour du mythique carré Saint-Louis est inespéré, tant Miron est conscient de son passé littéraire et de son attrait auprès de la bohème artistique montréalaise. Cette arrivée marquera le début du cycle de vie le plus intense de l'homme, du poète et du militant qui, au terme de sa trentaine à bride abattue - cherche encore les pâturages de l'amour – et sent le froid humain de la quarantaine qui fait glace en dedans¹. Est-ce possible qu'un avenir dégagé s'offre enfin à Miron, lui qui pioche son destin depuis déjà 20 ans dans sa douloureuse marche à l'amour ?

LA SUITE des événements vient malheureusement confirmer que ce dernier n'est pas au bout de ses années de dérégulation. Dès le mois d'octobre 1968, Miron apprend qu'il sera père. La naissance de sa fille Emmanuelle bouscule la vie de l'homme en situation précaire et instable. Le contexte



Gaston Miron dans son bureau
au 278 Square Saint-Louis
Crédit photo ©Pierre Gaudard

s'aggrave lorsque l'on découvre que la mère souffre de problèmes de santé mentale. En peu de temps, Miron se retrouve père ... monoparental.

MAIS L'HOMME ne peut se permettre de s'apitoyer sur son sort puisque le militant se trouve au cœur des grands

combats sociaux et politiques qui agitent le Québec en 1969 : manifestations pour une McGill français et contre le bill 63, actions de désobéissance civile pour s'opposer au règlement 3926 du maire Drapeau qui interdit les manifestations à Montréal, adhésion au Rassemblement pour l'indépendance nationale (RIN), soutien au mouvement pour la défense des prisonniers politiques, etc.

L'ANNÉE 1970 sera tout aussi engagée avec l'organisation de la *Nuit de la poésie* du 27 mars – le Woodstock de la poésie québécoise – cristallisé dans notre imaginaire collectif. Suivra, en avril, la publication du recueil de poèmes et de proses *L'homme rapaillé* – l'œuvre poétique québécoise la plus attendue et espérée depuis la publication de «La marche à l'amour» et de «La vie agonique». Puis, en octobre 1970, c'est tout le peuple québécois qui est secoué par la Crise d'octobre qui conduit à l'arrestation et l'incarcération de 457 personnes, dont Gaston Miron.

Dès lors, les vers du poème «L'octobre» écrit par Miron en 1963, résonnent comme une prophétie en évoquant le militant parti rejoindre les brûlants compagnons dans la lutte pour faire de la *Terre du Québec* le lit des résurrections et des mille fulgurances de nos métamorphoses.

1. Gaston Miron, *Art poétique*, *L'homme rapaillé*.

LE 278, CARRÉ SAINT-LOUIS (1971-1980)

LE 1 MAI 1971, Miron traverse le carré Saint-Louis pour un appartement plus spacieux. Miron trouvera-t-il à cette adresse une issue à sa *vie en friche* ?

CETTE FOIS, c'est Miron-l'éditeur qui fonce à vive allure. Ainsi, au cours de la seule année 1972, c'est pas moins de quatorze titres qui voient le jour à l'Hexagone. Selon Pierre Nepveu, le biographe de Miron, ces années seront celles de la maturité, du renouvellement ; l'âge d'homme². En 1976, bien que plus à gauche sur l'échiquier politique, Miron donne un appui stratégique au Parti Québécois. Cette convergence des luttes pour l'indépendance du Québec favorisera une élection historique, celle du Parti Québécois le 15 novembre 1976. Sur la scène du Centre Paul-Sauvé, des images immortalisent Miron serrant dans ses bras son voisin et ami Gérald Godin, élu député dans la circonscription de Mercier contre nul autre que Robert Bourassa. Miron est en liesse, convaincu que le Québec est prêt à dire «oui à sa naissance». En 1977, l'adoption de la Charte de la langue française est une autre grande victoire pour ce grand défenseur de l'unilinguisme français au Québec, la langue étant pour Miron «le fondement même de l'existence d'un peuple, parce qu'elle réfléchit la totalité de sa culture en signe, en signifié, en signifiante³ ». L'époque de *l'aliénation délirante* semble enfin résolue.

CET AVENIR DÉGAGÉ annonce aussi la rencontre de Sandrine. C'est le début d'une relation nouvelle, lumineuse. Miron est apaisé. Cet amour s'écrira dans une suite de poèmes, *Femme sans fin*⁴ d'abord publiée dans la revue *Possibles*.

Cette femme-promesse le quittera pourtant, lasse peut-être de ne pouvoir aspirer à une vie commune et stable avec un homme qui mène toujours sa vie à *bout portant*.

LE 272 CARRÉ SAINT-LOUIS (1980-1982)

LE BAIL n'ayant pas été reconduit, Miron se déplace dans l'appartement voisin occupé quelques années plus tôt par son ami l'artiste multidisciplinaire René Derouin. L'année débute par un Miron farouchement résolu à faire de la *Terre du Québec, un pays* lors de la campagne référendaire de 1980. La défaite sera amère. Comment un pays peut-il refuser de *dire oui à sa naissance* ?

EN 1981, une nouvelle édition de *L'homme rapaillé* est publiée chez Maspero, une maison d'édition française réputée pour son engagement à gauche. À peine sorti des presses, *L'homme rapaillé* fait l'événement. Un matin, le téléphone sonne chez Miron. On l'appelle de la part de Bernard Pivot pour l'inviter sur le plateau d'*Apostrophes*. Premier auteur québécois invité à *Apostrophes*, le passage de Miron - le 1^{er} mai 1981 - est mémorable. En quelques semaines, les 7000 exemplaires du premier tirage sont vendus. Le 25 mai 1981, Miron reçoit le prix Guillaume-Apollinaire, considéré comme le « Goncourt de la poésie » en France. À partir de cette période, les invitations se succèdent à un rythme effréné, tant en France qu'ailleurs en Europe. Dès lors Miron s'impose comme le plus grand ambassadeur de la culture québécoise.

UNE AUTRE JOIE *tout ensoleillée d'existence* s'ajoute : la rencontre d'une femme, Marie-Andrée Beaudet⁵, croisée lors d'un événement littéraire. Ces deux personnes ne le savent pas encore, mais elles deviendront *ce couple ininterrompu* évoqué par Miron dans «L'amour et le militant». Avec la rencontre de cette *femme éternité*, la longue *marche à l'amour* connaît enfin son aboutissement.

LE 3449, RUE SAINT-DENIS (1982-1984)

AU PRINTEMPS 1982, Miron traverse le carré Saint-Louis pour s'installer en haut de la librairie Gutenberg⁶, un lieu très fréquenté par les artistes et les intellectuels. L'heure des bilans s'annonce. L'Hexagone aura bientôt trente ans et celui qui a été son co-fondateur et son directeur choisit de renoncer à ses fonctions de gestion.

LE 10 AVRIL 1984, un incendie se déclare dans le logement au-dessus de celui de Miron. Personne n'est blessé, mais les dégâts sont importants. Miron doit déménager. Fidèle au quartier, il s'installe sur la très belle rue Saint-Hubert. La grande époque du carré Saint-Louis vient de se terminer.

GASTON MIRON décèdera des suites d'un cancer le 14 décembre 1996. Des funérailles nationales lui sont offertes. Conformément à la volonté de Miron, les obsèques auront lieu dans son village natal de Sainte-Agathe-des-Monts où ce fils de menuisier est enterré auprès de son père et de son grand-père Miron.

2. Pierre Nepveu, *Gaston Miron. La vie d'un homme*, Boréal, 2012

3. Gaston Miron, «Notes sur le non-poème et le poème», *L'homme rapaillé*. Gallimard, 1999

4. Gaston Miron, *Poèmes épars*, l'Hexagone, 2003.

5. Marie-Andrée Beaudet est professeure retraitée en littérature à l'Université Laval. Après le décès de son compagnon, elle rassemblera et fera paraître aux éditions de l'Hexagone, en collaboration avec Pierre Nepveu, ses poèmes épars, ses textes en prose (1953-1996) et ses principaux entretiens (1959-1993). Seule, elle publiera *l'Album Miron* et elle supervisera la publication des poèmes de *L'homme rapaillé* dans la collection Poésie chez Gallimard.

6. La librairie Gutenberg a été créée par Marcel Beauregard en 1970. En 1985, suite à une faillite, la librairie sera achetée par Françoise Careil qui lui donnera le nom de Librairie du Square. Celle-ci va l'opérer avec succès jusqu'en 2015 (voir article de Françoise Careil dans ce numéro).

À L'ORIGINE DE CARRÉ SAINT-LOUIS : UNE HISTOIRE POPULAIRE

Hélène Choquette

En 2019, HÉLÈNE CHOQUETTE a réalisé un documentaire sur le Carré Saint-Louis qui convie le spectateur à une incursion poético-historique dans la petite histoire de ce square emblématique qui, pendant plus d'un siècle fut un lieu de convergence de la bohème, de marginaux, d'artistes et des plus fervents indépendantistes.

Dans cet article, Hélène Choquette nous confie un volet de son rapport intime et personnel avec le mythique Carré Saint-Louis.

Avec ce documentaire, je voulais rendre hommage aux nombreux artistes qui y ont convergé. M'assurer que des parcelles de leurs œuvres et de leur vie de bohème soient préservées. De nombreux fantômes, célèbres et discrets, planent au-dessus du carré. Pourtant, tous exercent sur moi la même fascination. C'est peut-être bien parce que le carré, comme tant d'autres anonymes, me ramène à des souvenirs intimes.

C'ÉTAIT EN 1995, j'avais la jeune vingtaine. Je travaillais à un jet de pierre du Carré Saint-Louis. Souvent, nous allions manger nos sandwichs achetés chez Slovenia sur la pelouse du petit square. Je rêvais d'y croiser l'un des nombreux artistes qui y avait habité. Je venais de terminer des études en cinéma et j'étais prise d'un grand vertige à l'idée d'intégrer le monde du travail. Pour chasser l'angoisse, je me réfugiais dans la lecture des grands classiques de la littérature mondiale dénichés dans les bouquineries du Plateau Mont-Royal.



JE M'ENORGUEILLISSAIS de lire l'œuvre complète de grands auteurs. De tous, mon préféré était Réjean Ducharme. Je partageais cet amour de la littérature avec mon petit ami qui terminait un baccalauréat en littérature française. Nous habitions le Plateau. Comme des générations de jeunes avant nous, il n'était pas rare que nos soirées se terminent au carré. Il rêvait d'être comédien, je voulais faire du cinéma. La vie était devant nous. Ce printemps-là, mon amoureux a été happé par un camion sur la Côte-Sainte-Catherine. Il ne s'est jamais réveillé. Sa bibliothèque est son plus précieux héritage. Vingt-trois ans plus tard, ce documentaire m'a permis de me replonger dans ses livres et de me remémorer la véhémence avec laquelle il parlait de Ducharme, de Miron et de Gauvreau, trois promeneurs du carré.

INCONSCIEMMENT, ce documentaire m'a donné accès à ces artistes qui m'avaient tant fait rêver et dont certains ont eu une influence sur celle que je suis devenue. De ces nombreuses rencontres, je conserve la beauté immuable de deux femmes d'exception, Louise Latraverse et Paule Baillargeon, l'enthousiasme du poète Claude Beausoleil, le curieux glaneur d'artefacts Gaétan Dostie, l'accent singulier de Miyuki Tanobé et le regard admiratif des clients d'un café parisien lors de ma rencontre avec Dany Laferrière. Je tiens à remercier tous ceux qui ont participé de près ou de loin à ce documentaire. À moins qu'ils ne lisent sur ce texte, ils ignorent ce qu'ils ont ravivé en moi.

****Le documentaire «Carré Saint-Louis. Une histoire populaire» est disponible gratuitement sur le site ICI.TOU.TV*

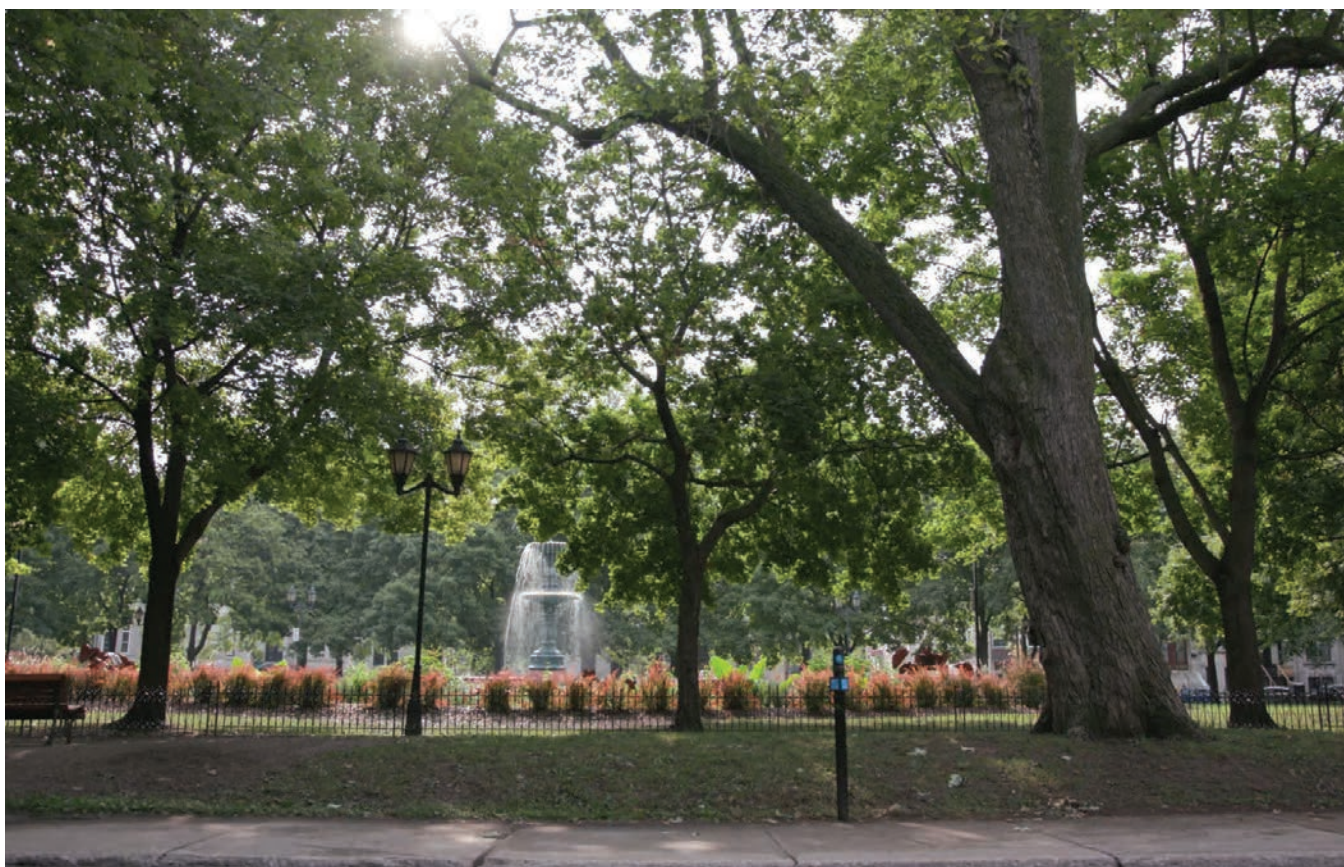
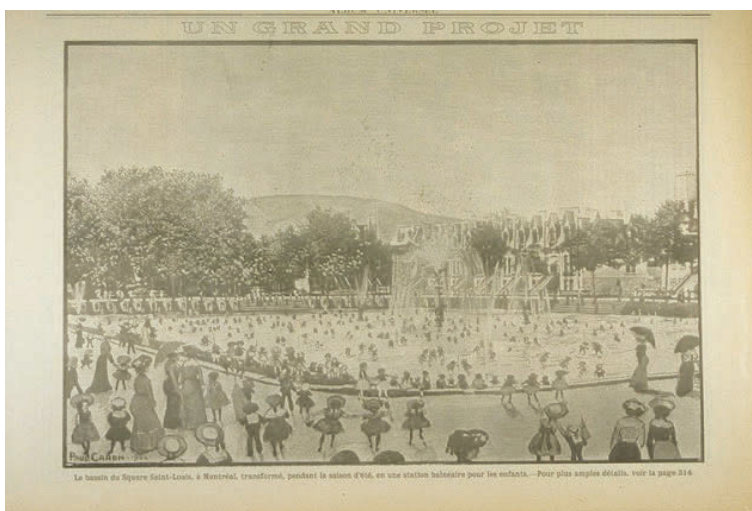
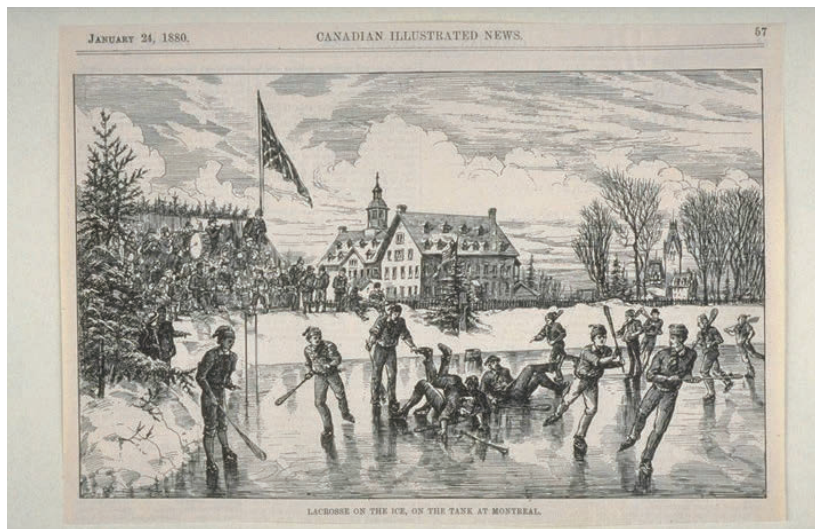


Photo extraite de «Carré Saint-Louis : une histoire populaire» Tous droits réservés Toast Studio

LE CARRÉ SAINT-LOUIS À TRAVERS LE TEMPS

1880

Jeu de crosse, créé par les Amérindiens avant 1875, sur la glace au Carré Saint-Louis en 1880. Plus vieille illustration connue du Carré Saint-Louis. On voit en arrière-plan à gauche une fanfare, ainsi que l'Institution des Sourdes-Muettes et l'école normale Jacques Cartier, à droite. On utilise l'expression « tank at Montreal » peut-être en référence au réservoir d'eau utilisé à l'époque. Source : *Canadian Illustrated News*, 24 janvier 1880.



1902

LE BASSIN DU SQUARE SAINT-LOUIS, transformé pendant la saison d'été en une station balnéaire pour les enfants. Illustration : Paul Caron, *Album universel*, Vol. 19, no 14 (2 août 1902), p. 328.

1904

ST. LOUIS SQUARE, MONTREAL, QUE. Carte postale tirée de la collection de Christian Paquin, illustrant le Carré Saint-Louis et les armoiries des provinces canadiennes. Éditeur : Warwick Bro's & Rutter, Toronto.





1906

MONTREAL ST. LOUIS SQ.
1906. Notez la présence du timbre d'un cent. Collection Christian Paquin.
www.histoireplateau.org

1906

**SQUARE SAINT-LOUIS
RUE ST-DENIS, CÔTÉ OUEST, 1906**

Il s'agit d'une des rares cartes postales qui montre la vue de la rue St-Denis à cette hauteur. On peut voir à droite la coupole de l'Institution des sourdes-muettes. Éditeur : Librairie Beauchemin, Montréal. Numéro : 5334.



5334

Collection Christian Paquin



1908

CARRÉ ST. LOUIS ET RUE ST. DENIS, MONTRÉAL, 1908. Éditeur : European Post Card, Montreal No : 2057. Rue St-Denis - Côté : Ouest. Bien que le titre indique rue St-Denis, il semble que ce soit le côté nord du Square et la rue Laval.



René Caron, membre et doyen de la SHP

LE CARRÉ SAINT-LOUIS, UNE HISTOIRE D'EAU

DES DÉBUTS DE la colonie jusqu'à 1800, l'eau provenait principalement du fleuve Saint-Laurent, d'un puits communal sur la Place d'Armes ou en quelques points de la ville. Des charretiers la vendaient aux résidents

TRENTE ANS plus tard, il fallait trouver d'autres moyens d'approvisionner la Ville en eau d'autant plus qu'elle se développait rapidement et que les besoins allaient grandissant. Le réseau privé est acheté par la Ville de Montréal en 1845.

pieds sous la surface, un sous-sol de glaise restreignait considérablement la dimension du réservoir. On remblaya donc tout le tour pour que le volume d'eau soit suffisamment acceptable. Les archives mentionnent une excavation de dix pieds de pro-



Carte du secteur où se trouvait le réservoir Jean-Baptiste. Source: Collection numérique BANQ.

à partir de grands tonneaux.

EN 1801, de riches montréalais mettent sur pied un premier service privé de distribution de l'eau en assemblant des troncs d'arbres évidés amenant l'eau depuis les hauteurs du Mont-Royal. Comme ce système perdait 50% de son eau, il cessa rapidement d'exister. Quinze ans plus tard, un premier réseau public avec des tuyaux de fonte est installé en utilisant des pompes à vapeur pour puiser l'eau du fleuve.

ON PRÉVOIT alors de construire un réservoir d'eau important qui pourrait répondre à la plupart des besoins en eau de la ville, y compris celui de lutter contre les incendies.

LA VILLE acheta donc une partie des terres d'Alexandre-Maurice Delisle situées sur la Côte à Baron juste au nord de la rue Sherbrooke pour y aménager un réservoir d'eau. Lors des travaux pour le creuser, une mauvaise surprise survint : à quelques

fondeur et un remblai supplémentaire d'un autre dix pieds pour une profondeur totale de vingt pieds.

À L'ÉTÉ 1852, on décide de procéder à un entretien du réservoir. Pour ce faire, on le vide de son eau. Cet entretien eut des conséquences catastrophiques puisque le 8 juillet 1852, deux incendies majeurs détruisirent une partie importante de la vieille ville.

APRÈS ces incendies, la Ville de Montréal remplit le réservoir Jean-Baptiste à nouveau, mais on travaillait déjà sur une autre solution d'approvisionnement d'eau : le réservoir McTavish derrière l'université McGill. Désormais, l'eau serait pompée depuis le fleuve avant d'être acheminée dans le nouveau réservoir.

PUIS, on raccorda le réseau d'aqueduc Jean Baptiste à celui du réservoir McTavish dont l'eau était plus propre. La vie utile du réservoir Jean-Baptiste se terminera au début des années 1870.

DANS la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, la ville de Montréal aménage des squares sur son territoire : Viger, Victoria, Philips et Dominion. Afin de mieux intégrer l'ancien réservoir Jean Baptiste au paysage urbain, on décida donc de le transformer

en square. Pour son aménagement, on enleva le remblai partiellement autour du réservoir Jean-Baptiste, dorénavant inutile, et l'on réduisit finalement sa profondeur à trois pieds. On utilisa les remblais qui restaient afin de réduire la surface de la partie d'eau pour en faire un parc. Un horticulteur fut responsable d'aménager le parc et d'y planter des arbres et des fleurs. Pendant quelque temps, l'endroit servit à la baignade en été et de patinoire en hiver. Pour des raisons de salubrité, on interdit toutefois rapidement l'usage de la baignade.

CET aménagement comportait une importante décoration visible de la rue Saint-Denis indiquant : **SQUARE SAINT-LOUIS**. Un échevin passa devant le square fut choqué de voir ce mot anglais et se rendit à l'hôtel de ville pour porter plainte : dans une ville française, on devait

plutôt l'appeler carré ! Il ignorait que le mot square était un mot français. L'appellation Carré Saint-Louis s'est malgré tout inscrite dans le langage populaire bien que la toponymie le désigne comme square.

DANS les années qui suivirent, le Square Saint-Louis est devenu un beau parc où les enfants venaient jouer dans le bassin avec de petits bateaux à voile. Une fois par année, la communauté juive venait y jeter leurs péchés à l'eau. Des poètes comme Nelligan le fréquentaient comme plusieurs autres artistes à la recherche d'inspiration.

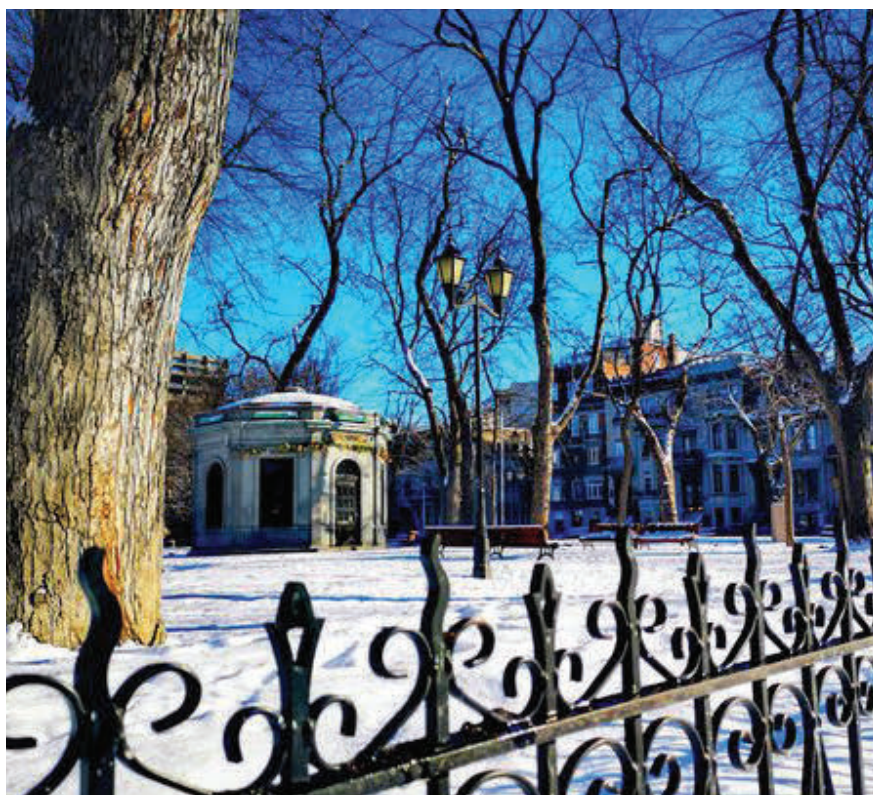
LE 24 JUIN 1906, un monument à la mémoire du premier poète national du Québec : Louis-Octave Crémazie, fut installé dans le parc en bordure de la rue Saint-Denis. En 1972, le monument est déplacé coin Saint-Laurent et Crémazie, mais il a retrouvé sa place en 2002 un peu plus à l'intérieur du parc.

LA BELLE FONTAINE que l'on admire encore de nos jours a été installée en 1931. Il s'agit de la fontaine Lacroix qui provenait du square Viger.

A L'ÉPOQUE du réaménagement du square Viger, lors de la construction de l'autoroute Ville-Marie, on déplace la vespasienne qui s'y trouve vers le Carré Saint-Louis (les vespasiennes sont des toilettes publiques installées par le maire Camillien Houde durant la crise, ce qui leur a valu le nom de camilliennes).

LA VESPASIENNE, une fois rénovée, a connu divers usages : fleuriste, glacier et café.

Carré ou square Saint-Louis, cet endroit chargé d'histoire est aujourd'hui un très beau parc public qui fait la joie des gens ordinaires.



Vespasienne du Carré Saint-Louis (Photo : Pierre Brulé)



ÔTE-TOI DE NOTRE SOLEIL !

LA LUTTE CONTRE LE PROJET

« SAINT-LOUIS-SUR-LE-PARC »

Bernard Vallée, membre fondateur du Comité logement Saint-Louis, lauréat Prix SHP Engagement 2019 (aujourd'hui Comité logement du Plateau Mont-Royal) et animateur à Montréal Explorations.

« Ôte-toi de mon soleil ! » répliqua Diogène, depuis son tonneau, en réponse à Alexandre le Grand qui lui proposait de lui donner ce qu'il voulait. Au début de 1974, c'est ce qu'ont dit en substance des résidents des alentours du square Saint-Louis à la compagnie qui avait déposé à la Ville de Montréal un projet de deux hautes tours, juste au sud du square qu'elles auraient mis à l'ombre. Quelques mois plus tard, alors que le projet est encore à l'étude, le Comité logement Saint-Louis mobilise le quartier contre « l'envahisseur » par une grande fête populaire au cœur du square.

APRÈS AVOIR ACCUEILLI une somptueuse villa à partir de 1830, le site en question est occupé à partir de 1879 par l'édifice qui abritera des institutions d'enseignement. Après leur fermeture, le bâtiment va tomber en 1964 entre les mains d'un entrepreneur montréalais et va être détruit par un incendie en 1968 (voir l'article d'Huguette Loubert dans le Bulletin du printemps 2012, vol. 7, n°. 1).

JUSQU'EN 2003, année de l'acquisition du terrain par la société qui y a développé l'actuel édifice résidentiel « Le 333 Sherbrooke », au moins cinq projets ont été déposés... et refusés. Parmi eux, le projet de la société suisse Procan Finanz, nommé par le promoteur « Saint-Louis-sur-le-parc », a suscité en 1974 un important mouvement d'opposition citoyen.

CE SONT DES RÉSIDENT-E-S du square Saint-Louis qui sonnent l'alarme en mars 1974. Ils mettent sur pied le *Comité pour la défense du carré Saint-Louis* qui fait connaître ses revendications lors d'une conférence de presse le 10 mars 1974. Si le projet initial de tours de 35 étages de la firme européenne a été rejeté, le Service d'habitation et d'urbanisme a recommandé au comité exécutif de la Ville l'autorisation de la construction de



deux tours de 23 étages, l'une pour des bureaux, l'autre pour l'habitation, grâce à une interprétation contestable de la réglementation.

À LA CONFÉRENCE DE PRESSE, à laquelle participent de célèbres résidents du square, le poète Gaston Miron et la chanteuse Pauline Julien, la porte-parole Michèle Jodoin Keaton dénonce le projet dont l'ombre des hautes tours noierait le square et dont l'accès et la rue Henri-Julien (de 500 à 600 voitures par jour) menacerait la sécurité des usagers de l'espace vert. On demande au comité exécutif de la Ville de préserver ce milieu



(Le Devoir et La Presse, 11 mars 1974. BANQ)

« à cause de son histoire, de sa qualité architecturale et de sa vie de quartier ». On compte aussi s'adresser au ministre des Affaires culturelles pour qu'il décrète « ensemble historique » le quadrilatère formé par les rues Sherbrooke, des Pins, Saint-Denis et l'avenue Laval.

À CETTE ÉTAPE, les opposants ne rejettent pas tout projet sur le site, mais veulent qu'on y apporte des transformations majeures. Ils présentent un contre projet, un édifice de 17 étages plus respectueux des règlements municipaux, dont l'accès se ferait par les artères Sherbrooke et Saint-Denis.

DEUX MOIS PLUS TARD, alors que le sort du site n'est pas encore décidé, le Comité logement Saint-Louis s'engage dans la bataille. Pour la jeune organisation, il n'est pas question d'amender le projet, mais de refuser tout projet immobilier qui ne corresponde pas aux besoins des résidents à faibles revenus du quartier.

QUELQUES MOIS PLUS TÔT, des membres de plusieurs groupes communautaires et quelques citoyens fondaient le Comité logement Saint-Louis pour développer des interventions autant au niveau des droits des locataires, qu'au niveau de la lutte à la spéculation immobilière et à la détérioration de l'habitat. Il s'imposait de s'opposer à un projet jugé antisocial, nuisible au plan urbain et menaçant le patrimoine.



Affiche pour la manifestation du 1^{er} juin 1974 au square Saint-Louis.
Graphisme, Bernard Vallée.

LA MANIFESTATION-FÊTE POPULAIRE du samedi 1^{er} juin 1974 fut le véritable acte de naissance du Comité logement qui affichait ses couleurs pour la première fois. D'immenses banderoles ont été accrochées sur une palissade de la rue Saint-Denis à l'angle de la rue Sherbrooke, ainsi que dans le square. L'Atelier de design communautaire réalisa une immense structure gonflable en vinyle et *duck tape* représentant le dragon de la spéculation. Après les discours et harangues d'usage, Raymond Lévesque nous a fait l'honneur de quelques chansons.



Bernard Vallée, un des organisateurs de la manifestation au square Saint-Louis. (Photo, Laurier Rancourt)



Banderole du Comité logement Saint-Louis au square Saint-Louis, le 1^{er} juin 1974. (Photos, Laurier Rancourt)

IL EST EXTRÊMEMENT DIFFICILE d'évaluer le rôle des différentes formes de mobilisation dans le succès du mouvement d'opposition au projet. En novembre suivant, le jeune parti municipal progressiste, le Rassemblement des citoyens de Montréal (RCM), entra à l'hôtel de ville avec 18 sièges sur 55. Le RCM occupe même les trois sièges de conseillers du district Saint-Louis et Bob Keaton, un des fondateurs du Comité de défense du carré Saint-Louis, devient conseiller du district Côte-des-Neiges. Le RCM réussit à faire voter un règlement limitant à neuf étages tout nouvel édifice de la rue Sherbrooke.



DU FOYER D'ARTISTES À LA MAISON DES ÉCRIVAINS : PETITE HISTOIRE DU 3492, AVENUE LAVAL

Jean-Sébastien Marsan, directeur des communications de l'UNEQ

À la maison des écrivains, propriété de l'Union des écrivains et des écrivains québécois (UNEQ), se succèdent lancements de livres, conférences, tables rondes, colloques, ateliers, clubs de lecture et expositions. L'équipe de l'UNEQ se fait toujours un plaisir de répondre aux questions des visiteurs. « Qui a habité ici ? », demande-t-on fréquemment.

LA RÉSIDENCE a été construite en 1897 ou 1898. Parmi les premiers propriétaires, un comptable et un médecin, mais aussi deux femmes séparées de corps et de biens — voir l'encadré.

DE 1966 À 1977, la maison a logé une famille douée pour les arts : Yvette Beaudoin, peintre et musicienne, son époux Jean-Paul Gill, photographe, et leurs huit enfants. Les Gill ont loué une partie de leur maison à des chambreurs dès l'Expo 67 — à l'époque, nombre de résidences autour du Square Saint-Louis étaient converties en maisons de chambres. Une aubaine pour les étudiants, les artistes et autres bohèmes, à proximité des attraits du quartier latin : cégep, université, librairies, cinémas, théâtres, spectacles, vendeurs de *pot*.

LE SQUARE SAINT-LOUIS était devenu un formidable bouillon de culture, et pas seulement pour l'eau de son bassin. Au fil des années 1960 et 1970, des résidents ont animé tout un pan des arts et des lettres québécoises : le poète Gaston Miron, Pauline Julien et Gérard Godin, l'écrivaine Denise Boucher, le cinéaste Gilles Carle, la comédienne et cinéaste Paule Baillargeon, et

plusieurs autres. En 2019, le film documentaire *Carré Saint-Louis : une histoire populaire* (réalisé par Hélène Choquette) a brossé un portrait chaleureux de cette faune artistique.

LUC COURCHESNE, CLAUDE JUTRA ET LEURS « CHAMBREURS »



Façade de la maison des écrivains

EN 1977, un jeune designer et vidéaste, Luc Courchesne, a fait l'acquisition du 3492, avenue Laval en copropriété avec un médecin, François Jasmin. Deux ans plus tard, François Jasmin a cédé sa part au cinéaste Claude Jutra. Des chambres furent louées à l'auteur-compositeur-interprète Michel Rivard, à la cinéaste d'animation Michèle Cournoyer, à un jeune finissant de l'École nationale de théâtre, Marc Béland, et à d'autres artistes de passage.

UN FILM DOCUMENTAIRE méconnu, *Le monde a besoin de magie* (par Daniel Ménard, 1980), donne un aperçu de l'ambiance dans la mai-

son des artistes-chambreurs. Michel Rivard et son *Flybin Band* répètent dans la pièce du dernier étage avec mezzanine et terrasse (à l'origine un grenier). Dans le salon, près de la cheminée, on reçoit la visite : l'humoriste Claude Meunier, le parolier Pierre Huet, et Marc Béland fait une apparition.

CLAUDE JUTRA est devenu l'unique propriétaire de la résidence le 11 juin 1985. Il n'en a pas profité longtemps : il s'est enlevé la vie le 5 novembre 1986 pour échapper à la maladie d'Alzheimer.

SUR UNE PLAQUE installée près de l'entrée de la maison, on peut lire :

*« Je n'ai jamais eu qu'une certitude dans la vie ;
celle d'être cinéaste. »
Claude Jutra 1930-1986
Cette maison fut la sienne. Il y vécut
les sept dernières années de sa vie.*

UNE MAISON POUR LES ÉCRIVAINS QUÉBÉCOIS

À LA FIN DES ANNÉES 1980, l'UNEQ songeait à fonder une maison des écrivains pour y loger son administration et créer un carrefour littéraire. La mise en vente du 3492,

avenue Laval était une occasion à saisir. Transaction conclue le 3 juillet 1990. Des subventions ont financé le réaménagement de l'intérieur du bâtiment, sans altérer le cachet victorien : pas question de toucher aux boiseries, aux portes vitrées, à l'escalier central, ni à la cheminée. Au dernier étage, un petit appartement situé sous les anciens combles a été transformé en bureaux, et l'ancien grenier en salle de réunion.

LA MAISON des écrivains a été inaugurée le 23 octobre 1992 par le président de l'UNEQ, Bruno Roy. Après la disparition de Bruno Roy en 2010, sa bibliothèque de livres québécois a été installée dans la salle de réunion, baptisée en son honneur. Le rez-de-chaussée abrite depuis 1998 la bibliothèque québécoise de l'écrivain, journaliste et critique littéraire Réginald Martel (1936- 2015). Ces deux bibliothèques comptent plus de 5 600 ouvrages.



TOUS LES PROPRIÉTAIRES

- **1897** : Gaspard Deserres, comptable, achète deux terrains sur l'avenue Laval et « s'engage à construire une ou deux maisons (cottages) ».
- **1898** : vente des terrains, immeubles et servitudes à un entrepreneur en construction, Toussaint Legault dit Deslauriers. Les résidences actuellement au 3492 et 3496, avenue Laval ont donc été construites en 1897 ou en 1898 – ces deux maisons voisines sont d'ailleurs identiques.
- **1899-1906** : Corinne Legault dit Deslauriers, « épouse contractuellement séparée de biens de Mr. William Saint-Pierre, marchand-tailleur ».
- **1906-1935** : Blandine Bedard, « épouse judiciairement séparée de corps et de biens de M. Louis Pacifique Normandin, courtier d'assurance ».
- **1935-1966** : Henri Gélinas, médecin.
- **1966-1977** : Jean-Paul Gill, photographe.
- **1977** : Luc Courchesne, artiste « concepteur », et François Jasmin, médecin, copropriétaires en moitiés indivises.
- **1979** : François Jasmin vend sa moitié indivise et Luc Courchesne vend un sixième de sa part au cinéaste Claude Jutra.
- **1985** : Claude Jutra est le seul propriétaire.
- **1986** : Le cinéaste met fin à ses jours. Son frère Michel et sa sœur Mireille héritent de la maison.
- **1990** : l'UNEQ acquiert le 3492, avenue Laval.

Photo : C'est la famille Gill, mentionnée dans mon article : enlacés, Jean-Paul Gill et son épouse Yvette Beaudoin ; à leurs côtés, six de leur huit enfants.



AU CŒUR DU CARRÉ SAINT-LOUIS : LA LIBRAIRIE DU SQUARE

Françoise Careil, propriétaire de la librairie du Square (1985-2015)
et lauréate du prix SHP Rayonnement 2016

DES DÉBUTS DIFFICILES



J'ai ouvert la librairie du Square fin novembre 1985. En réalité, j'ai ré-ouvert une librairie qui existait déjà sous le nom de Librairie Gutenberg, créée par Marcel Beaugregard en 1970. Quand Marcel a déclaré faillite à la mi-novembre 1985, j'ai quitté l'emploi que j'occupais chez Renaud-Bray depuis un an pour reprendre le commerce avec une associée, tentée elle aussi par l'aventure. J'avais travaillé durant 3 ans à la librairie Gutenberg, je connaissais donc le quartier, la clientèle et le travail de libraire indépendant. Mon associée, novice dans ce milieu, a vite été découragée par l'ampleur de la tâche. Elle a démissionné quelques semaines plus tard. Je me suis retrouvée seule, très heureuse et sans doute un peu inconsciente. Je n'avais



Dany Laferrière, écrivain et Gilles Carle, cinéaste, client de la librairie du Square. Photo : Pierre D'Amour

aucune réserve financière, j'ai dû emprunter à des amis pour payer le loyer, les premières commandes et les pots de peinture.

L'OUVERTURE de la librairie à un mois de Noël, la confiance que les éditeurs et distributeurs ont eue en moi et la connaissance que j'avais de la clientèle et du quartier m'ont permis de bien démarrer *et...* ça a duré 30 ans !

clientèle a augmenté petit à petit, tout comme sa bonne « réputation ».

LA CLIENTÈLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

CETTE RÉPUTATION était due en grande partie aux personnalités qui fréquentaient la librairie. Des personnalités du milieu littéraire ou artistique ont vécu au Carré Saint-Louis : Gaston Miron,



Les écrivains Michel Tremblay, David Homel, José Acquelin et Françoise Careil, devant la vitrine de la librairie

LE CARACTÈRE DISTINCTIF DE LA LIBRAIRIE

BIEN qu'elle ait fait faillite, la librairie Gutenberg avait une belle notoriété. C'était une librairie « alternative », de gauche et qui attirait des intellectuels, sans doute l'une des seules au Québec. Mais c'était surtout une vraie librairie de quartier, située dans le quartier latin, face au Carré Saint-Louis et sa faune artistique. La librairie du Square a naturellement hérité de cette clientèle. Le caractère distinctif de librairie de gauche s'est un peu estompé pour devenir plus littéraire. Quand l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ) s'est installée au 3492 rue Laval, dans l'ancienne demeure de Claude Jutra, de nombreux écrivains ont commencé à fréquenter la librairie et j'ai souvent traversé le Carré Saint-Louis avec de lourdes boîtes pour aller vendre des livres lors de lancements. Des étudiants de l'UQAM et du CEGEP du Vieux-Montréal ont monté la côte Saint-Denis pour venir bouquiner, certains profs de l'Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec (ITHQ) ont commencé à nous envoyer leurs étudiants. La

Gérald Godin, Pauline Julien, Gilles Carle, Chloé Sainte-Marie, Roch Demers, Claude Jutra, Michel Tremblay, André Gagnon, Louise Latraverse, et j'en oublie certainement. Dany Laferrière y a écrit son premier roman *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. Tous et toutes étaient des habitués de la librairie, passant dire bonjour avant d'aller prendre un café aux Gâteries situé à deux pas, discuter de tout et de rien mais surtout de littérature et évidemment se procurer des livres.

PIERRE FOGLIA venait très régulièrement faire son tour, attendant ou donnant des conseils de lecture et discutant souvent avec les clients présents, la plupart ne le reconnaissant pas. Il a souvent donné des rendez-vous à la librairie. C'est ainsi que j'ai rencontré Jean-Paul Dubois, prix Goncourt 2019 et le chanteur Renaud. Ce dernier était un fan des chroniques de Foglia et rêvait de le rencontrer. Je me souviens de lui, arrivé le premier au rendez-vous, nerveux à l'idée de rencontrer son « idole ». Il est revenu quelques fois pour acheter des recueils de poésie québécoise. Pierre Foglia nous a souvent cité dans ses chroniques,

j'étais SA libraire, ce qui a grandement augmenté la réputation et l'achalandage de la librairie.

PARMI TOUTES CES PERSONNALITÉS qui ont fréquenté la librairie, Gaston Miron demeure pour moi le plus marquant. Il s'y sentait chez lui, entouré de tous ces grands romanciers et poètes qu'il connaissait et admirait. Il lui arrivait souvent de sortir un recueil de poésie d'un rayon et, de sa voix de stentor, de déclamer quelques vers pour en faire profiter les clients présents. Il était généreux de ses conseils envers les jeunes poètes qui osaient l'aborder. Lui aussi donnait souvent des rendez-vous à la librairie. C'est ainsi que Bernard Pivot s'est retrouvé assis derrière le comptoir, prenant des notes à partir des conseils que Gaston lui donnait en préparation d'une émission *Apostrophes* consacrée aux écrivains québécois. La surprise des clients qui rentraient ! Michel Tremblay a aussi causé bien des émois quand il venait faire son tour, il a sorti son stylo plus d'une fois pour des dédicaces spontanées.

ÉVIDEMMENT la clientèle n'était pas composée que de « vedettes », la très grande majorité était des habitants du quartier, des étudiants et des passants attirés par la vitrine et qu'il fallait fidéliser grâce à des conseils judicieux, un choix large mais aussi éclectique de livres, une réponse rapide et efficace aux demandes spéciales.

L'APPARTENANCE AU CARRÉ SAINT-LOUIS

AU FIL des années, la concurrence est devenue de plus en plus forte. Les grandes surfaces se sont mises à vendre des best-sellers à prix coupé et les deux grandes chaînes de librairies, Archambault et Renaud-Bray, ont multiplié leurs succursales. Je crois que si la librairie du Square a résisté à cette concurrence, c'est en partie dû à son appartenance au Carré Saint-Louis. Ces personnalités artistiques citées plus haut et bien d'autres voisins plus « anonymes » ont adopté ce petit commerce qui convenait bien à une mentalité un peu bohème. Une réciprocité de services s'est créée petit à petit entre la librairie et sa clientèle la plus proche. J'ai souvent

servie de messagère, d'intermédiaire, de confidente et de dépanneuse de toute sorte. Les écrivains qui fréquentaient la librairie ont eu une place de choix dans la vitrine. Et tout ce monde venait faire le plein de lecture chez nous !

LE VOISINAGE DU CAFÉ LES GÂTERIES

À DEUX PORTES de la librairie, se trouvait le café Les Gâteries qui était très fréquenté par la faune du carré Saint-Louis, ses écrivains et autres artistes. Le matin, il n'était pas rare d'y croiser Gérald Godin, Gaston Miron, Gilles Carle prenant leur petit déjeuner tout en refaisant le monde. Dany Laferrière y donnait régulièrement ses rendez-vous médiatiques, Robert Lalonde y a passé des heures à écrire, Nelly Arcan y a écrit son roman *Putain*. Nous étions deux institutions complémentaires pour les résidents du quartier. Malheureusement Les Gâteries ont disparu au début des années 2000, mais heureusement la librairie a poursuivi son chemin avec bonheur et détermination.

LA RETRAITE D'UNE LIBRAIRE

EN 2015, Éric Simard et Jonathan Vartabédian m'ont approchée pour reprendre la librairie. Ils voulaient se lancer dans l'aventure et la librairie du Square convenait parfaitement à leur projet. Connaissant un peu Éric, je n'ai pas hésité longtemps. Il avait le profil parfait du libraire-propriétaire, ultra compétent, déjà bien implanté dans le milieu du livre, aimable, indépendant et déterminé. C'était pour moi une belle opportunité après plus de 30 ans de présence presque continue dans ce petit local ! Ce choix s'est avéré très bon. Éric et Jonathan ont su préserver l'âme de la librairie tout en y insufflant un nouvel élan correspondant à leur personnalité. La clientèle est restée fidèle et une nouvelle s'y est greffée. Ils ont même réussi à lui donner une petite soeur installée rue Bernard à Outremont.

ET MOI, vivant toujours dans le quartier, je continue de me promener autour du Carré Saint-Louis, plus tranquille qu'au tournant du siècle mais toujours aussi beau, et de bavarder avec d'anciens clients en nous remémorant de bien beaux souvenirs.

SOUVENIRS D'UNE ARTISTE FRANCO-MANITOBAINE



Pauline Morier

L'ARRIVÉE D'UNE JEUNE ARTISTE AU CARRÉ SAINT-LOUIS

En 1965, j'ai 23 ans et je déménage à Montréal. Ayant terminé mon bac en Beaux-arts à l'Université du Manitoba, je veux vivre comme artiste, en français, et le Québec est l'endroit tout choisi. Avec un budget réduit, j'habite quelque temps dans une maison de chambres sur St-Hubert coin Cherrier, avant d'arriver au Carré Saint-Louis où j'allais demeurer jusqu'en 1981; 15 années d'effervescence et de rencontres.



*Toile de Pauline Morier : Mont-Royal de la rue Laval,
Acrylique sur toile, 114 x 114 cm, 1970*

J'AI CONNU cinq déménagements durant lesquels je m'organisais pour disposer d'un atelier. En 1971, je loue au 3686 rue Laval (ancienne maison d'Émile Nelligan), un véritable atelier dans une maison de chambres au dernier étage avec vue sur le Mont-Royal. L'architecture du Carré avec ses pignons, tourelles, corniches et balcons me fascine. C'est une période de collages, avec des images de magazines et revues que je découpe et organise, assise sur le plancher parmi coupures et retailles. Une fois le petit croquis réussi, je le reproduis à l'acrylique sur un tableau de grandes dimensions. Tout ça dans l'ambiance survoltée

des chansons de Robert Charlebois, Diane Dufresne et Renée Claude. Je suis entourée de Portugais, d'Italiens, de Polonais, bref ça bouge au Carré !

1944 - 2019

RYAN, Pierre



**UN AMI
REMARQUABLE :
PIERRE RYAN**

J'EN VIENS à un personnage peut-être moins connu que bien d'autres, mais dont je voudrais ici souligner l'importance : Pierre Ryan. Ce dernier fut une figure marquante du Carré Saint-Louis.

Il savait rallier les amis, des amitiés qui durent toujours d'ailleurs, où chacun trouvait sa place, au théâtre comme en politique. Il était généreux de son temps et jamais à court d'idées. Je faisais partie de cette faune animée qui l'entourait lors de repas, de fêtes, des moments de complicité, d'amitiés, de rencontres et je lui dois mes premières expositions à Montréal.

IL AVAIT FONDÉ La Troupe du théâtre du Carré, s'était présenté comme candidat au Parti Québécois en 1981. En 1974, avait milité contre le droit de construire d'imposantes tours d'habitation sur le terrain entourant l'actuelle Place Gilles-Carle. Pour s'y rendre on aurait détourné les voitures sur le petit bout de la rue Henri-Julien, augmentant de beaucoup la circulation au Carré Saint-Louis.

LES DERNIÈRES ANNÉES de sa vie, Pierre Ryan enseignait le français aux nouveaux arrivants pour le gouvernement du Québec. Il aimait leur faire découvrir les us et coutumes de la ville, comme le transport en commun, le fonctionnement des banques, bref tout ce qui touche les déplacements de la vie de tous les jours. Pierre Ryan était une des âmes du Carré.



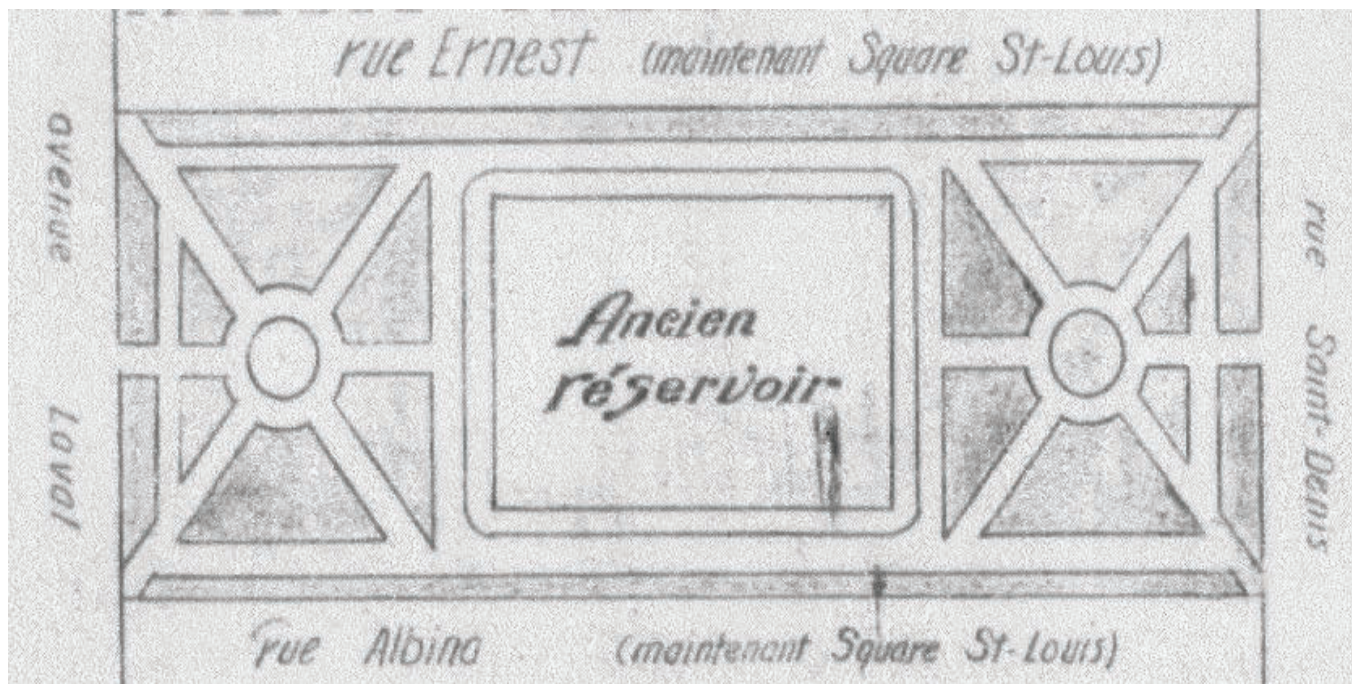
CHRONIQUE DU CENTRE DE DOCUMENTATION ET D'ARCHIVES

Huguette Loubert, directrice

HISTOIRE ET URBANISME DU SQUARE SAINT-LOUIS

LE SQUARE Saint-Louis, bien connu des Montréalais a d'abord été, de 1850 à 1878, un espace utilitaire avec, au centre, le réservoir d'aqueduc

artistiques ou politiques qui y résideront. Le Centre de documentation possède plusieurs documents à consulter qui permettent de le connaître sous tous ses aspects. En voici quelques-uns.



Le plan d'aménagement du square Saint-Louis. Source: BANQ

Jean-Baptiste. Deux ans après la fermeture du réservoir, le terrain est aménagé en square-jardin d'inspiration victorienne. Il devient alors un lieu de promenade très prisé des bourgeois qui s'installeront dans les rues des alentours. Les deux rues bordant le square, Albina au nord et Ernest au sud, sont bâties dans la décennie qui suit selon les conditions de vente d'Alexandre-Maurice Delisle pour ce qui est de la nature des matériaux et de la vocation des bâtiments, créant ainsi un environnement élégant et recherché.

LE SQUARE Saint-Louis devient avec le temps, un endroit fort connu et apprécié, aussi bien comme halte de fraîcheur que pour son histoire et les personnalités

HISTOIRE DU TERRITOIRE ENVIRONNANT

PEU DE SECTEURS du Plateau ont été aussi étudiés que celui du square Saint-Louis à l'exception du site de l'Hôtel-Dieu et ses environs, au cours des dernières années. L'une de ces études est très importante et est souvent citée en référence. Il s'agit de l'*Étude sur le patrimoine du square Saint-Louis et de ses abords* (entre l'avenue Laval, les rues Roy, Berri, Amherst et Sherbrooke), réalisée par Consaur en 1991 pour la Ville de Montréal. C'est une étude formidable de ce site patrimonial : identification et caractérisation des grandes phases de l'occupation du territoire et son urbanisation, ainsi que son potentiel archéologique, une analyse de l'architecture et de l'urbanisme et une mention des personnages associés aux

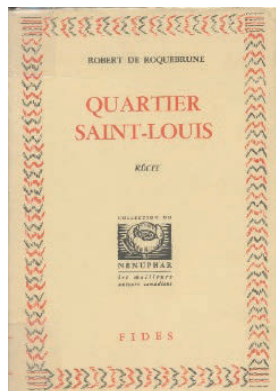
lieux, témoins de l'histoire. Cet ouvrage est accompagné de plusieurs cartes décrivant son développement au fil du temps. Un incontournable pour mieux connaître le square et ses environs avant et après son installation.

CES CARTES du territoire complètent celles d'une autre étude faite par Robert S. Marchall : *Development of Cote à Baron*¹ qui retrace le développement de l'occupation du secteur avec les noms des propriétaires qui s'y sont succédés à partir du dépouillement des rôles d'évaluation, des cadastres et des cartes anciennes. Un incroyable travail de recherche qui va de la terrasse Sherbrooke vers les limites du Montréal d'antan, et de la rue Bleury à la rue Saint-Denis depuis les concessions des Sulpiciens. Un trésor pour le Plateau !

UN AUTRE document très intéressant : *Étude de potentiel, inventaire et fouilles archéologiques – Site du pensionnat Saint-Louis de Gonzague et la Villa Delisle*.² Ce terrain au sud du Carré Saint-Louis, appartenait à la famille Delisle qui a vendu à la Ville de Montréal une partie de sa propriété pour y construire le réservoir. On y trouve un historique de la famille, la chaîne de titres, ainsi que les résultats de l'étude archéologique des lieux et son occupation. La récolte de vestiges a été décevante car il en restait très peu après la démolition du pensionnat, cependant l'étude des sols est très intéressante.

LE STYLE DE SQUARE

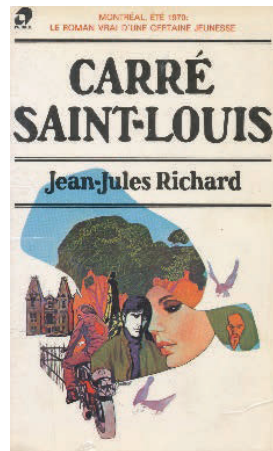
LA THÈSE de Jonathan Cha: *Formes et sens de squares victoriens montréalais dans le contexte de développement de la Ville entre 1801 et 1914*³, est particulièrement bien documentée. Il étudie l'influence anglaise qui a marqué leur création et leur évolution mais qui, au fil du temps et selon les circonstances locales, s'est adaptée à la vie montréalaise, si bien qu'un style local s'est développé. Le square Saint-Louis est le résultat de cette évolution. Plusieurs pages de cet ouvrage lui sont consacrées.



LE SQUARE DANS LA LITTÉRATURE

PLUSIEURS auteurs ont célébré le Square ou le Carré Saint-Louis. L'un d'entre eux, Robert de Roquebrune, nous fait remonter au début du XX^e siècle. Dans son ouvrage *Quartier Saint-Louis* (Fides 1966), ce dernier nous fait revivre son enfance quand il habitait rue

Saint-Denis, tout près du Square. Il nous raconte la vie bourgeoise du quartier où les familles se fréquentaient et voyageaient en ville avec les tramways ou les voitures tirées par des chevaux... À découvrir ou à relire!



UN AUTRE auteur, Jean-Jules Richard, nous emmène sur les lieux en 1970, avec *Carré Saint-Louis*⁴, au milieu des motards, hippies, jeunes poètes qui y font la fête jour et nuit au grand dam des résidents... Une écriture alerte qui vous donne l'impression de voyager dans le temps !

ARTICLES DE JOURNAUX ET ARCHIVES THÉMATIQUES

UN RECUEIL réunit la copie des articles de journaux collectionnés par les Archives de Montréal. On y retrouve notamment des articles citant des événements courants qui se sont déroulés au square au fil des décennies.

DOCUMENTAIRE

POUR TERMINER, je vous propose de visionner le très beau documentaire *Carré Saint-Louis – une histoire populaire* réalisé par Hélène Choquette (2019) présenté au Centre de documentation et d'archives en novembre dernier et toujours disponible en ligne sur ICI TOU.TV.

AUTRES DOCUMENTS

CETTE COURTE liste n'est qu'un aperçu des documents qui parlent du Square (ou Carré) Saint-Louis. Il y a bien d'autres livres, poèmes et chansons, films, oeuvres d'art, photographies qui le racontent ou le chantent car il est considéré comme l'âme poétique de Montréal.

1. Maitrise en urbanisme, McGill 1983.
2. Ethnoscope, janvier 2006, BfFj-115 2002-2003.
3. Thèse de doctorat en urbanisme, UQAM, 2013.
4. Prix Jean-Béraud 1970, disponible en livre de poche usagé.

LES AUTRES ARTISTES DU CARRÉ SAINT-LOUIS



Bernard Mulaire, membre de la SHP

RACONTER l'histoire du Carré, ou Square, Saint-Louis mène nécessairement à évoquer les célébrités qui ont vécu tout autour. Du poète Émile Nelligan à l'Immortel Dany Laferrière, en passant par la *passionaria* Pauline Julien, le poète national Gaston Miron, le dramaturge et romancier Michel Tremblay et combien d'autres, on retrace ainsi d'importants échelons de l'histoire culturelle du Québec.



Norman Dugas en haut à gauche; à sa droite, Red Mitchell, guitariste de Diane Dufresne et de l'Orchestre-maison de l'émission télé Appelez-moi Lise; en bas à gauche, Nick Catalano, maintenant propriétaire de Disques Beatnick (vinyles usagés vintage) sur Saint-Denis. 1977. Document gracieuseté Norman Dugas.

LE CARRÉ SAINT-LOUIS, toutefois, n'a pas été seulement le petit parc rectangulaire et les maisons victoriennes qui l'ont entouré, mais aussi les rues avoisinantes, en fait le quartier au complet. Dans des articles précédents, j'ai écrit sur la peintre Pauline Morier qui a habité ces rues;

sur le sculpteur Robert Prenovault qui a occupé le terrain vague devenu le prestigieux 333 Sherbrooke Est; et sur la peintre Céline Boucher, élève de l'École des beaux-arts. Boucher a habité sur la petite rue Rigaud du côté sud de l'Institut de l'hôtellerie et puis à l'angle sud-est des rues Sherbrooke et Saint-Denis (voir les bulletins de la SHP, été 2012, automne 2013 et printemps 2019).

CES ARTISTES ne représentent qu'une infime partie des créateurs qui ont contribué à la magie du carré Saint-Louis.

JEUNE ARTISTE MOI-MÊME, je me souviens comment le quartier m'a paru durant les années 1960 comme un véritable Montmartre – n'y a-t-il pas aujourd'hui un ensemble immobilier non loin sur Sherbrooke appelé « Le Montmartre »?

LES ANCIENNES RÉSIDENCES BOURGEOISES du quartier, transformées en maisons de chambres, avec leurs tourelles, souris et cafards, offraient aux jeunes créateurs un tremplin propice aux découvertes.

LA RUE LAVAL, notamment, a connu d'innombrables artistes en tout genre. Outre Morier, nommons la peintre, historienne de l'art et écrivaine Luce Raymond qui enseignera plus tard au cégep de Joliette, son collègue le dessinateur Dominique Dion, l'architecte Jean-Louis Beaulieu, concepteur des stations de métro Angrignon et Snowdon, la sculptrice Andrée Pagé et, apparemment, le peintre Lucio De Heusch.

LE PÉDAGOGUE en arts visuels Bruno Joyal, retraité de l'UQÀM, a habité la maison à l'angle nord des rues Laval et Prince-Arthur, où l'on répertorie aussi durant les années 1970 le pianiste et guitariste Norman Dugas et la chanteuse Suzanne Jeanson, tous deux originaires du Manitoba. Combien de leurs compatriotes ont frappé à leur porte, guitare à l'épaule, tous mus par l'espoir de faire carrière au Québec? Nommons ainsi Dennis Connelly et Louis Dubé qui se sont produits dans les boîtes à chansons, entre autres « Les 2 Pierrots » dans le Vieux-Montréal.

NORMAN DUGAS a contribué claviers et percussions aux spectacles des chanteurs-compositeurs Daniel Lavoie, Pierre Létourneau, Lise Cousineau (des Alexandrins), laquelle fait aujourd'hui carrière à New York, et Daniel DeShaime. Retourné vivre à Winnipeg, Dugas s'est taillé une réputation enviable comme spécialiste du son. Suivra Gilles Boulet, coordonnateur de tournées (il supervisera la construction des décors de Céline Dion à Las Vegas).

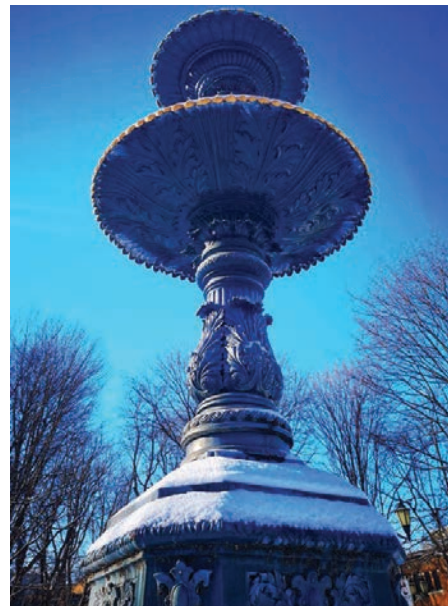
LA PETITE COLONIE des Franco-Manitobains, à l'instar des autres, se connaissait et s'entraidait. Dugas se souvient d'avoir transporté dans sa fourgonnette les grandes toiles de Pauline Morier, de galerie en galerie. Ah! La bohème que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître!



Âme culturelle de Montréal (Photo Pierre Brûlé)

D'AUTRES NOMS surgissent dans les mémoires. Céline Boucher mentionne des professeurs de l'École des beaux-arts et de l'UQÀM, tels le peintre René Chicoine qui amenait ses élèves faire du dessin d'observation au Carré Saint-Louis, et la pédagogue Irène Sénécal, tante de l'historienne de l'art Suzanne Lemerise. Le peintre Bernard Benny habitait sur la rue Sherbrooke, côté sud, à l'ouest de Saint-Denis.

CÉLINE BOUCHER apporte une importante nuance : les célébrités que l'on associe au Carré étaient tous écrivains, cinéastes, chanteurs, comédiens. Hormis Bruno Joyal et René Chicoine, ainsi que le cinéaste Gilles Carle, graphiste de formation, les artistes en arts visuels ont plutôt habité les rues à proximité du Carré.



Fontaine du carré Saint-Louis (photo : Pierre Brûlé)

LES ARTISTES EN ARTS VISUELS formaient une caste à part, moins bien vue que celle des littéraires. On comprendra donc le choc que le peintre Paul-Émile Borduas et les cosignataires de *Refus global* ont causé, eux les artisans du visuel, barbouilleurs au mieux, dans le monde intellectuel du Québec au tournant des années 1950.

LES BARBOUILLEURS se rassemblaient d'ailleurs à la mythique taverne « La Hutte Suisse » sur la rue Sherbrooke, située en biais sud-ouest de l'École des beaux-arts. On voyait là aussi le poète Gaston Miron, déclamant comme à son habitude.

QUI DIT ARTISTES de nos jours entend aussi des créateurs qui autrefois ne se voyaient pas comme tels. C'est le cas du graphiste Pierre Foisy dont l'atelier se trouvait au 217 Prince-Arthur, immeuble connu pour la buanderie chinoise qui en occupait le rez-de-chaussée. Foisy considère qu'il effectuait « un travail de graphiste qui n'avait rien d'artistique puisqu'il était axé sur la communication d'activités politiques, sociales ou culturelles et prenait les formes de dépliants, circulaires, revues et affiches ». Qu'à cela ne tienne, maintenant que les métiers d'art et les arts plastiques s'entremêlent, son activité témoigne de la créativité qui a marqué l'histoire du Carré Saint-Louis. On peinera aujourd'hui à retrouver pareille effervescence.

Note : L'auteur remercie Céline Boucher, Norman Dugas, Pauline Morier, Pierre Foisy et Luce Raymond pour les renseignements qu'ils lui ont fournis.



LE CARRÉ SAINT-LOUIS ET SON QUARTIER DANS LES MÉMOIRES DE ROBERT DE ROQUEBRUNE

Claude Gagnon, membre de la SHP

DANS le second tome de ses mémoires, l'écrivain Robert de Roquebrune décrit le quartier Saint-Louis qu'il habitait, alors adolescent, à la toute fin du XIX^e siècle, en 1897¹. Le chanoine Lionel Groulx, recenseur de l'ouvrage, précise que le quartier Saint-Louis et son «Carré» étaient alors situés «presque à l'extrémité nord de Montréal»². Dès le début de son ouvrage, Robert de Roquebrune compare le jardin du Luxembourg de Paris à «un autre jardin qui s'appelait le carré Saint-Louis» de Montréal³ en soulignant l'appellation de «carré» pour les squares urbains en Amérique⁴.



Robert de Roquebrune vers 1918

POUR L'AUTEUR, l'évocation du quartier Saint-Louis et de son Carré rappelle «une époque, des gens (...), une façon de vivre irrémédiablement disparus»⁵. Avec ses parents, il habite à deux pas du Carré dans une maison de pierres de la rue Saint-Denis près de l'avenue des Pins, tout juste «en face du jardin des religieuses de la Providence»⁶. En cette fin du XIX^e siècle, le quartier est habité par de vieilles familles issues de la noblesse française mais «portant des titres anglais»⁷.

L'OPPOSITION entre les sociétés française et anglaise est mise de l'avant dans le vécu des localisations urbaines de l'époque. James Wilson, un Anglais protestant, fréquente le père de l'auteur; le clivage entre les quartiers de la ville est proéminent : «Madame Wilson avait obtenu de vivre au quartier Saint-Louis au lieu d'habiter une rue de l'ouest. (...) la pauvre dame prévoyait qu'un jour prochain, il lui faudrait émigrer au-delà du boulevard Saint-Laurent»⁸.

À CETTE ÉPOQUE, de vieilles personnes riches demeuraient dans de grandes maisons du «carré», «et rien n'avait changé en elles depuis 1860, ni leurs robes, ni leurs coiffures ni leurs âmes»⁹. Dans le récit de mémoire de Robert de Roquebrune, le quartier de «résidences» Saint-Louis, «habité exclusivement par des Canadiens-français»¹⁰ regroupe plusieurs familles aisées qui «possédaient un cheval, une voiture et un cocher»¹¹. Mais cette vie bourgeoise se déployait dans un décor tout naturel entourant les maisons du quartier: «derrière notre demeure, une cour plantée d'arbres était agrémentée de gazon. (...) Cela formait une série de petits jardins où poussaient des fleurs». Ces terrains verdoyants s'ouvraient sur des ruelles «presque champêtres»¹².

C'EST DIRE que tout le quartier prolongeait le paysage bucolique du Carré. En un sens, ce Carré était comme l'épicentre du Quartier de cette époque lointaine et disparue au grand regret de l'écrivain nostalgique.

1. Robert de Roquebrune, *Quartier Saint-Louis, Montréal, Fides, (1966)1981, p. 23. 2. Idem, p. 206., 3. Idem, p. 7., 4. Idem, p. 8., 5. Idem., 6. Idem, p. 25., 7. Idem, p. 73., 8. Idem, p. 61., 9. Idem, p. 71., 10. Idem, p. 23., 11. Idem, p.141., 12. Idem, p.26.*

AU CARREFOUR DU CARRÉ ET DE LA RUE PRINCE-ARTHUR

ENTRETIEN AVEC GÉRALD ZAHND, RÉSIDENT DU PLATEAU

Claude Gagnon, membre de la SHP

LE CÔTÉ EST du Carré Saint-Louis, situé en face de la rue Saint-Denis, de ses bars et restaurants est sa façade la plus connue. La limite ouest, donnant sur la rue Laval, est moins souvent citée, mais elle forme un véritable carrefour avec la rue Prince-Arthur qui vient s'y «déverser». L'artiste multidisciplinaire Gérald Zahnd, résident du Plateau depuis 1965, insiste sur cette interface méconnue du Carré et sur la vie communautaire et artistique intense qui s'est vécue au carrefour du Carré et de la populaire rue piétonne.

ON NE PEUT, selon Zahnd, ignorer ce carrefour de vie. Physiquement, la rue et ses promeneurs débouchent en plein dans le Carré en traversant l'étroite rue Laval, et ce, depuis le XIX^e siècle¹. Ces promeneurs ne sont pas que des passants; la rue Prince-Arthur a créé un milieu de vie reconnu et cité à plusieurs reprises.

IL Y AVAIT notamment le fameux bar le «Prince-Arthur» où toute une faune d'artistes et d'habitues palpitait. La chanson «Prince-Arthur», composée par Francine Ruel et Pierre Flynn et popularisée par Louise Forestier en est la plus croustillante évocation. Il y a aussi la chanson de Plume Latraverse, moins connue, concernant la destinée particulière de ce bar qui s'effondra littéralement au soir du tremblement de terre du 25 novembre 1988; séisme qui secoua le Québec dans plusieurs régions et provoqua l'effondrement de l'édifice alors en rénovation. Dans *La chute du Prince*, Plume raconte : «C'était la nuit du tremblement de terre, J'étais sorti pour prendre l'air (...), Oui maman j'ai vu tomber Prince Arthur, Oui maman, j'ai vu tomber l'temple de la culture. (...), Le mur dret à côté du Prince-Arthur (l'mur de la Mazurka), Qui attendait d'être patché de ses fissures (...), il se disloqua vers midi et demi»².

LE BAR jouxtait en effet le célèbre restaurant polonais de l'époque, *La Mazurka*. Ce restaurant trônait sur la rue depuis 1963³, bien avant qu'elle soit piétonne dans les années 80. Le restaurant polonais *La Mazurka* était un fleuron de la communauté polonaise, dite «Petite Pologne», qui avait son chef-lieu sur la même rue, la «Salle polonaise», «lieu de rassemblements (...) culturels, débats publics et assemblées syndicales (...), aujourd'hui le *Café Campus*⁴. Dans les années 70, le restaurant grec *Demos* rue Prince-Arthur vint bouleverser les habitudes de restauration en invitant les clients à apporter leur vin !



CARRÉ SAINT-LOUIS en arrivant de la rue Prince-Arthur (sans date). La fontaine est derrière le kiosque : <https://montreal.for91days.com/saint-louis-square-and-rue-prince-arthur/>

CES QUELQUES SOUVENIRS nous rappellent, selon Gérald Zahnd, que la partie ouest du Carré Saint-Louis, à la jonction de Prince-Arthur et de la rue Laval, était un véritable carrefour de loisirs et de culture. «On déambulait naturellement de la rue devenue piétonne vers la fontaine du square, aller-retour» !

1. «La rue Prince-Arthur et ses intersections», *Les grandes rues de Montréal*, Ville de Montréal : https://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=5677,57651598&_dad=portal&_schema=PORTAL

2. Plume Latraverse, «La Chute du Prince-Arthur» : <https://genius.com/Plume-latraverse-la-chute-du-prince-lyrics>.

3. «Prince-Arthur restaurant owners blame politicians for street's decline», CTV news : <https://montreal.ctvnews.ca/prince-arthur-restaurant-owners-blame-politicians-for-street-s-decline-1.796184>.

4. Suzanne Laferrière, «Les Visages du Plateau Mont-Royal », p. 15 : <https://www.erudit.org/fr/revues/continue/1995-n66-continue1053726/17237ac.pdf>.

CARRÉ SAINT-LOUIS



CHANSON DE PAOLO NOËL, ENREGISTRÉ EN 1962, SUR UN AIR DE VALSE, JOUÉ À L'ACCORDÉON.

En 1962, le chanteur de charme et acteur québécois Paolo Noël, né à Montréal le 4 mars 1929, enregistre une chanson en hommage au Carré Saint-Louis.

Carré Saint-Louis quand le matin tu te réveilles
Quand la rosée vient caresser ton doux jardin
Dès qu'un oiseau chante là-haut tant de merveilles
Mes souvenirs chantent avec lui ses gais refrains
Carré Saint-Louis sous le soleil quand vient midi
Que tes pigeons pour le dîner sont réunis
Les écoliers dans tes allées sont réjouis
Depuis longtemps elle rallie carré St-Louis
Il y a des gens qui cherchent le bonheur au bout
du monde
Il leur faut pour être heureux d'être comme dans
les contes
Moi j'ai le mien qui ne me coûte rien
Il est là tout en haut de la rue St-Denis
C'est le coin où j'ai grandi

Carré St-Louis sous les étoiles, ce que t'es joli
Là sur un banc, le vieux clochard s'est endormi
Dès que la lune dans un nuage sera cachée
Des amoureux auront de l'ombre pour mieux
s'aimer
Moi comme tout le monde je t'aime bien t'es mon
ami
À te parler , je voudrais comme ca passer la nuit
Mais je crois que l'agent n'est pas du tout de mon
avis
Je te dis bonsoir et à demain Carré Saint-Louis
Je te dis bonsoir à demain les copains Carré
Saint-Louis

Source: You Tube





LA BIJOUTERIE J. OMER ROY & FILS : UN DON D'ARCHIVES POUR PERPÉTUER LA MÉMOIRE...

Huguette Legault
Membre du CA de la SHP et archiviste

Le 21 décembre 2019 marquait la fermeture d'un commerce centenaire, la bijouterie J. Omer Roy & Fils Itée, située au 1658 avenue du Mont-Royal Est.

POUR SOULIGNER ses 100 ans, la bijouterie avait d'ailleurs présenté une exposition dans le magasin, en 2019, exposition réalisée par Rafael Cruz, gendre de Normand Roy, propriétaire de la bijouterie. Sur un mur, on pouvait lire un texte relatant les origines de l'entreprise :

Nos origines

Au début des années 1920, alors que certains pansent encore les plaies de la Première Guerre mondiale, à Montréal – comme ailleurs dans le monde occidental – on vit les Années folles! La ville est en plein boom artistique et économique. C'est dans cette ambiance que Josephat Roy, connu toute sa vie sous le prénom d'Omer, se lance en affaires.

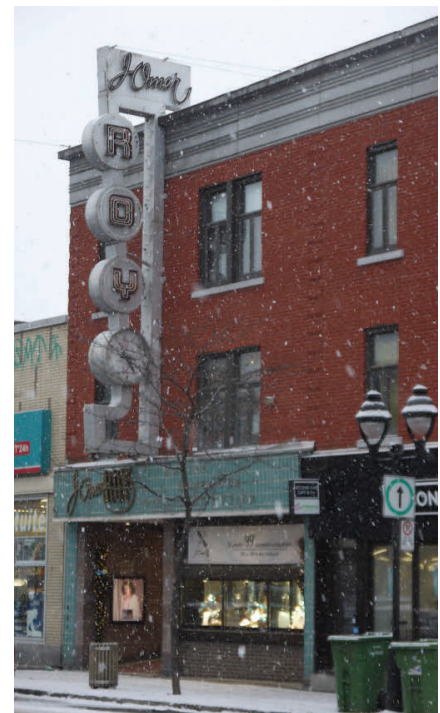
Originaire de Saint-Raphaël-de-Bellechasse où il est né le lendemain de Noël 1896, c'est à Montréal qu'il s'installe.

En 1919, âgé d'à peine 23 ans, il opère le comptoir de bijouterie du grand magasin départemental J.O. Gareau situé sur l'avenue Mont-Royal, au coin de la Main, artère commerciale d'importance sur les plans économique, social et culturel.

En 1921, Omer, jeune horloger ingénieux et entrepreneur à l'énergie débordante, ouvre sa propre bijouterie ici-même. Entouré d'abord de ses frères, il transmettra sa passion à ses enfants, faisant aujourd'hui de J. Omer Roy l'une des plus vieilles bijouteries familiales du Québec.



Source: Photo Ange Pasquini. 2019.



Source: Photo Alain Hébert. 2018.

CETTE INITIATIVE montre l'intérêt de Normand Roy pour l'histoire. Celui-ci avait notamment accepté de faire une entrevue en 2018 pour un article, *La bijouterie J. Omer Roy et Fils : un centenaire à souligner!*, relatant l'histoire de la bijouterie. Cet article est paru dans le bulletin de la SHP « Commerces du Plateau : d'hier à aujourd'hui » - Hiver 2018-2019 • Vol. 13, no 4, p. 16-17.

<https://histoireplateau.org/publications-histoire-plateau/nos-bulletins/>

Bulletin de la
**SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU
PLATEAU-MONT-ROYAL**

Hiver 2018-2019 • Vol. 13, no 4 • www.histoireplateau.org

COMMERCES DU PLATEAU : D'HIER À AUJOURD'HUI



L'intérieur du commerce *Les Bijoutiers Roy & Frères* limitée vers 1941.
Source : Archives de la famille Roy.

**URBANISATION ET COMMERCES • BOULEVARD SAINT-LAURENT
LA « RUE » MONT-ROYAL • RUE SAINT-DENIS • BIJOUTERIE J. OMER ROY
RONA QUINCAILLERIE JEAN HÉBERT • TONY PAPPAS
BINERIE MONT-ROYAL • MAYEU • L. VILLENEUVE & CIE • SCHRETER
SEGAL • FISHER • QUINCAILLERIE AZORES
TAPIS H. LALONDE & FRÈRE • CARREFOUR SANTÉ • TY-BREIZ**

MONSIEUR ROY a aussi accepté de faire don des documents d'archives de la bijouterie ainsi que de divers objets à la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal.

VENDREDI LE 24 JANVIER 2020, Gabriel Deschambault, secrétaire du CA de la SHP ainsi qu'Huguette Legault, archiviste, ont fait l'acquisition des photos, livres comptables anciens, matériel publicitaire, etc. qui constituent notamment le fonds Bijouterie J. Omer Roy & Fils Itée.

Cette occasion a donné lieu à la signature de la convention de donation des documents d'archives et objets historiques de la bijouterie.

LE CA DE LA SHP a profité de ce moment pour remettre une lettre de remerciements à monsieur Normand Roy qui, par son geste, permettra de perpétuer la mémoire de la bijouterie J. Omer Roy et aussi de contribuer à documenter l'histoire commerciale du Plateau-Mont-Royal.

Un bel exemple à suivre!



De gauche à droite, Gabriel Deschambault, secrétaire de la SHP, Normand Roy et Huguette Legault lors de la remise de la lettre de remerciements du CA de la SHP.

Tous les membres de la SHP et le grand public peuvent communiquer avec nous pour faire don de leurs archives en lien avec l'histoire du Plateau-Mont-Royal. Si vous souhaitez conserver vos originaux, nous pouvons les numériser et vous les remettre par la suite.

Pour informations : archiviste@histoire.plateau.org (514) 563-0623

DEVENEZ MEMBRE POUR L'ANNÉE 2020-2021

Devenez membre de la SHP pour aussi peu que 20 \$ par année, ou membre à vie pour 300 \$ (un reçu pour fins d'impôt de 280 \$ sera remis), et recevez notre bulletin gratuitement, en plus d'avoir la chance d'assister à nos activités et conférences. La SHP étant reconnue organisme de charité, nous émettons des reçus officiels d'impôt pour les dons. Notez que la cotisation annuelle est de 20 \$ pour la période du 1^{er} janvier au 31 décembre 2020.

Remplissez le formulaire ci-dessous et faites-le parvenir avec votre cotisation à l'adresse suivante :

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU PLATEAU-MONT-ROYAL

CENTRE DE SERVICES COMMUNAUTAIRES DU MONASTÈRE, 4450, RUE SAINT-HUBERT, LOCAL 419, MONTRÉAL H2J 2W9

Nom : _____ Adresse : _____

Ville : _____ Code postal : _____ Téléphone : _____

Courriel : _____ Date : _____

Adhésion annuelle : 20 \$ x _____ années. Total : _____ Chèque Mandat postal Argent comptant

Don à la SHP (déductible d'impôt) : _____

Commentaires ou suggestions : _____



STEVEN GUILBEAULT

député de Laurier—Sainte-Marie

Contact

1001, boul. Maisonneuve est
Bureau 507
Montréal, Québec
H2L 4P9

Téléphone : 514-522-1339
Télécopieur : 514-522-9899
Steven.Guilbeault@parl.gc.ca

Ruba Ghazal

Députée de Mercier

1012 av. du Mont-Royal Est, Bur. 102
Ruba.Ghazal.Merc@assnat.qc.ca
T: 514-525-8877



Conteux du village

Transmetteur de souvenirs

André Laniel

Conférencier - Guide-animateur
andre.laniel@videotron.ca

15713, rue de la Caserne
Sainte-Geneviève, Qc H9H 1G2

(514) 626-9912



Avis à nos annonceurs

Si votre entreprise souhaite publier une carte ou un texte publicitaire dans une de nos prochaines éditions, veuillez contacter

Amélie Roy-Bergeron,

chargée des communications, par courriel à :
SHP_communications@histoireplateau.org



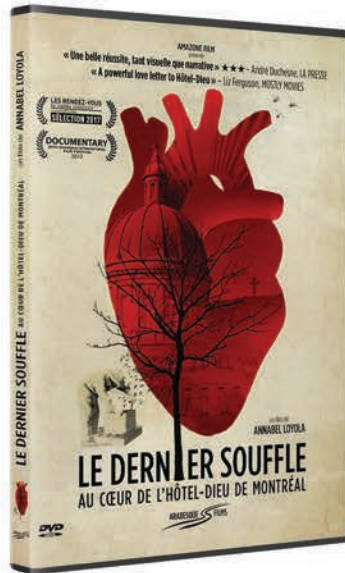
Des bancs esseulés, qui attendent le retour du printemps pour trouver preneur (Photo Pierre Brûlé).

DON TESTAMENTAIRE

Une excellente façon d'encourager votre société d'histoire à poursuivre ses activités est de prévoir un don par testament. Grâce à vous, notre mandat s'élargira à travers notre centre de documentation, nos plaques historiques, nos conférences, notre bulletin et nos visites patrimoniales.

Information : 514 524-7201
ou info@histoireplateau.org.

DISPONIBLE EN LOCATION EN LIGNE ET EN DVD



Le dernier souffle, au cœur de l'Hôtel-Dieu de Montréal

« Une belle réussite, tant visuelle que narrative » ★ ★ ★

– André Duchesne, LA PRESSE

« Si l'avenir nous réserve le pire, on pourra cependant se rappeler ce pan de notre histoire grâce au vibrant hommage qui lui est rendu dans *Le dernier souffle* »

– Alexe-Sandra Daigneault, TV HEBDO

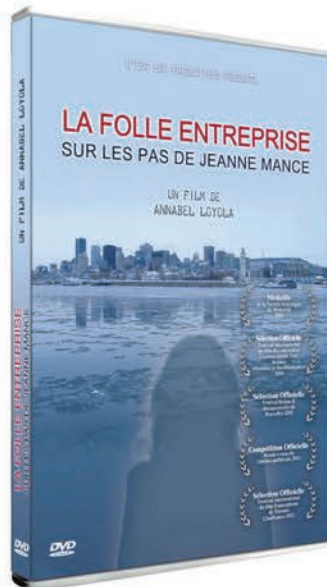
Documentaire | Annabel Loyola | 72 min | 2017
Une production Amazone Film

DEUX FILMS SUR L'ŒUVRE DE JEANNE MANCE PAR ANNABEL LOYOLA

La folle entreprise, sur les pas de Jeanne Mance

« À suivre la démarche passionnée, intelligente et habile de la cinéaste Annabel Loyola, (...) on réalise à quel point l'héritage des femmes fondatrices de Montréal marque encore notre quotidien »

– Denys Chouinard, LES ARCHIVES À L'AFFICHE
Documentaire | Annabel Loyola | 59 min | 2010



EN VENTE ET EN LOCATION

TOUS LES DÉTAILS :

www.hoteldieufilm.com/boutique
www.jeannemancefilm.com/boutique

CONTACT

ARABESQUE FILMS, Montréal, Qc | arabesquefilms@gmail.com | Tél : 514.529.8454

La cinéaste remercie la Société d'histoire du Plateau-Mont-Royal, fière partenaire des films